

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE

CHOISIE;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

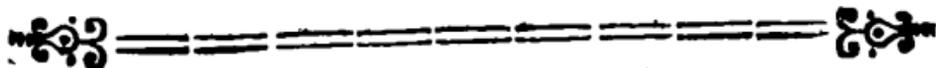
DEDIÉ AU ROI.

JUIN 1758.

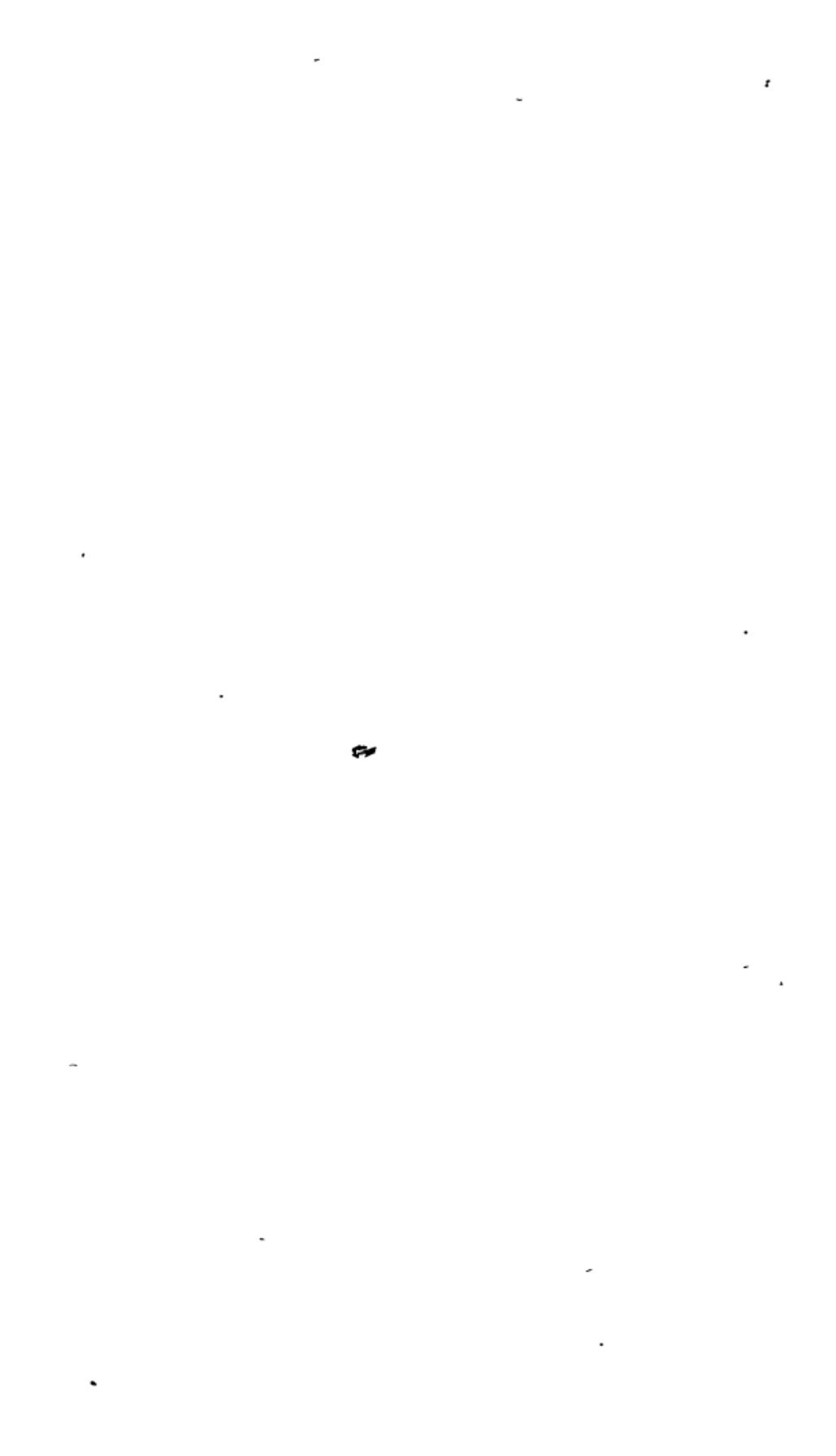


NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M DCC LVIII.





JOURNAL
HELVETIQUE,
JUN. 1758.



LETTRE aux EDITEURS
sur les Juremens.

MESSIEURS!

VOtre *Journal* nous fournit souvent de fort bons Discours sur les Mœurs, qui font quelquefois un éfet plus heureux & plus universel sur vos Lecteurs, que des Traités complets de Morale & des Sermons prononcés par d'hâbiles Prédicateurs.

Entre les diférens Vices auxquels nous devons tous faire la guerre, un qui n'est pas des moins répandus, & contre lequel

il me paroît qu'on ne travaille pas assez, c'est la malheureuse habitude que certains gens ont de jurer dans la Conversation la plus indifférente & dans les Discours les plus ordinaires. A tout propos, ou pour mieux dire, très souvent à propos de rien, à chaque entrée & terminaison de phrase & de période, on est dans l'affreuse coutume de proférer des Sermens, qui sont toujours insultans à la Divinité, menaçans pour celui qui les prononce, vains ou téméraires.

Il est surtout scandaleux d'entendre des jeunes Gens de l'un & de l'autre Sexe, des Enfans qui savent à peine parler & balbutier, proférer cependant des juremens qui font horreur aux honnêtes Gens. Pour corriger ce Vice dans ces derniers, il faut remonter à la source du mal, je veux dire aux Persones d'un âge plus avancé, qu'ils prennent pour leurs modèles & dont ils contractent les mauvaises habitudes, par une suite de ce penchant naturel qu'on remarque en eux pour l'imitation.

Ce Vice est devenu si comun, qu'il n'est (tant on s'est familiarisé avec lui) plus regardé que come un jeu, ou tout au plus une Pécadille. Je conois même des Persones, qui, il n'y a pas longtems, soufroient & frémissaient, lorsqu'elles entendoient jurer,

&

& qui se font acoûtumées insensiblement avec ce Vice , si ce n'est d'une façon active, au moins d'une manière passive , au point, que ne sentant plus leurs oreilles choquées de ces expressions , elles douteront bientôt si elles doivent les comprendre dans la classe des paroles indifférentes , ou dans celle des criminelles.

Pour moi, *Messieurs* , qui me pique de penser bien différemment sur cet article , je me propose de remplir une petite place dans votre *Journal* de ce Mois , si vous voulez bien me le permettre en faveur de ma bone intention , & cela afin de représenter aux Jureurs leurs torts & leurs illusions , & d'essâier d'en ramener au moins quelques uns de leur égarement.

A la vérité , ce qu'ils entendent de tems en tems dans les Chaires sacrées & les Instructions qu'ils ont reçues pendant leur jeunesse , devroient suffire pour les toucher & les persuader , que l'habitude de jurer est un crime , dont ils doivent se corriger ; mais ceux qui ont ce misérable défaut se flâtent en tant de manières , leur mauvaise habitude est, chez la plûpart, tellement invéterée, qu'on ne fauroit trop revenir à la charge & employer toutes sortes de moïens pour les combattre.

Par là, ceux qui en font exems seront portés à travailler avec plus d'ardeur que jamais à se garantir de la contagion, & peut-être aurai-je le bonheur d'ouvrir les yeux à quelques uns de ces aveugles : Peut-être mon zèle me fera-t-il réussir à dissiper les illusions qui les éblouissent, & à faire quelque impression sur eux.

Les Juremens, dont je prétens parler, sont ces Sermens vains que l'on profère sans nécessité, pour des bagatelles, pour des sujets frivoles & de petite conséquence : Ce sont ces Sermens que l'on mêle dans les conversations & dans les discours ordinaires, & qui, pour être si comuns, n'en sont pas plus permis ni plus innocens : Ce sont ces paroles qui tendent à outrager Dieu, à le défier, à l'inviter à nous punir par les chatimens les plus violens & les plus terribles, & qui sont proferées la plupart du tems, sans réflexion, & sans que le Jureur croie y atacher l'idée qu'elles expriment.

Je ne m'étendrai pas davantage à développer la nature des Juremens; on les conoit assez, & le principal est de démontrer d'une manière touchante, que l'on comet par là des Crimes atroces & affreux.

Je ne déguiserai point, que je suis embarrassé dans cet endroit, non pas à chercher
les

les preuves que je dois alléguer, car elles s'offrent en foule à mon esprit; mais à choisir les plus convaincantes & à les pousser de manière, qu'elles frappent avec plus de force & d'efficacité. Essayons cependant de faire tous nos efforts.

Si nous consultons d'abord l'Écriture Sainte, nous la trouverons remplie des déclarations que Dieu fait contre les Jureurs. De dix Comandemens, les plus importants qu'il eût à donner à son Peuple, il règle dans le troisième l'usage qu'on doit faire de son sacré Nom: *Tu ne prendras point le Nom de l'Éternel ton Dieu en vain*, &c.

JESUS CHRIST, auquel les Incrédules & les prétendus Esprits forts du Siècle, ne refusent cependant point la qualité d'excellent Législateur, ce J. C. a inséré ce même Précepte dans sa Morale: *Ne jurés du tout point, ni par le Ciel, car c'est le Trône de Dieu, ni par la Terre, car c'est le Marchepied de ses pieds*, &c. *Mais que votre parole soit oui, oui; non, non, & ce qui est de plus est du malin.*

ST. JACQUES annonce précisément la même Doctrine que son Maître: *Or avant toutes choses . . . ne jurés point.* Que les Jureurs pèsent bien cette Exhortation; elle a une force particulière: L'Apôtre prescrit ici plu-

lieurs Devoirs des plus essentiels, & il met celui ci au rang des capitaux, des plus indispensables ; il le distingue de tous les autres : *Avant toutes choses ne jurés point.*

Faisons encore une observation sur cette matière : Dieu atache des menaces terribles à cette défense de jurer. Il proteste *qu'il ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son Nom en vain.* Et le même Apôtre, que j'ai déjà cité, assure *qu'en jurant on tombe dans la condamnation.* Ces menaces sont très justes, naturelles & infaillibles. Il n'est point de crime, qui me paroisse blesser plus sensiblement la gloire & la Majesté de Dieu ; par conséquent il n'en est point qu'il doive punir plus rigoureusement. Ici il défend sa propre cause ; il vange son honneur & sa gloire ; il maintient son autorité & ses ordres ; il exécute l'arrêt que les Jureurs prononcent contr'eux mêmes, qui le bravent & le sollicitent de leur infliger une punition : Desorte que bien loin d'être surpris de ce que Dieu fait de si terribles menaces, contre ceux qui profanent son Nom, nous devrions l'être, s'il les traitoit avec plus d'indulgence.

La raison nous enseigne aussi, que les Juremens sont des crimes affreux. Ils ne peuvent procéder que d'un fonds de mépris pour

pour Dieu. Ils font la marque d'un cœur endurci & d'une impiété confomée. Il n'est guères possible que les Jureurs de profession aient quelques sentimens de Religion. S'ils avoient du respect pour Dieu & pour ses Loix, pourroient-ils, sans être saisis de fraieur, penser à sa Majesté & à sa Puissance infinie ? N'en parleroient ils pas toujours avec la plus haute vénération ? Que dis-je ? à peine ôseroit-on prononcer le Nom de Dieu, si on étoit bien persuadé & si on se souvenoit de ce que Dieu est & de ce que nous sommes.

Il n'y a point ici de milieu : Il faut absolument avoir des idées fausses de la Divinité & révoquer en doute qu'elle veille sur la conduite des Homes & qu'elle soit leur Juge suprême, ou avoir de l'horreur pour les Juremens : Car ce crime éteint en nous l'amour & la crainte de Dieu, & si ces raisons étoient considérées sérieusement, on le fueroit avec plus de soin.

Pour le comprendre encore mieux, il n'y a qu'à examiner la nature du Serment ; c'est proprement prendre le Nom de Dieu pour apui de nôtre discours ; c'est le sommer d'être un Témoin fidèle de nos paroles & de nos pensées ; c'est un apel à son Tribunal souverain, pour qu'il juge de nos

intentions, de nôtre sincérité & de nôtre bone foi ; c'est éxiger formellement que Dieu nous punisse de ce que nous l'ofensons, de ce que nous violons les Comandemens ; c'est lier étroitement nôtre Ame, qui répondra devant Dieu de ce que nous assurons & de ce que nous promettons.

Qu'on ne s'imagine pas de s'échaper en disant, que l'on n'a pas toutes ces conditions en vûe lorsqu'on jure. Il fufit qu'elles constituent l'essence du Serment & qu'elles en soient inféparables, pour que nous nous y assujettissions, lorsque nous jurons.

Ce Crime n'est pas moins oposé au bien & à l'avantage de la Société : Il en fappe, il en renverse les fondemens. Dieu, qui par sa Sageffe a prévu les maux que la corruption aporteroit dans le monde, a voulu prévenir ces inconveniens par le Serment, qui se défère par le Magistrat, pour les obliger à plus de candeur & d'intègrité : Et en doit on atendre de ceux qui abusent de ce moien, qui le foulent aux pieds sans respect & sans aucune circonspection ?

Une réflexion, qui agrave l'atrocité de ce Crime, est qu'il n'y a point de tentation, qui nous contraigne à le comettre : Or il est incontestable qu'un Home, qui s'adone au Crime par plaisir, sans être tenté, pê-
che

che absolument par malice , & que sa faute en est aggravée.

La Nature , quelque dépravée qu'elle soit , n'incite pas un Jureur à profaner le Nom de Dieu ; au contraire , elle les en détourne & il faut en étoufer les mouvemens , pour s'y acoutumer , puisque la Vénération pour Dieu est naturellement gravée en nous.

La Colère peut nous faire proférer des injures , & nous porter encore à d'autres extrémités : L'Avarice & l'Ambition causent des injustices , des ruses , par lesquelles on trompe son Prochain : Mais je ne conçois aucune passion , qui nous pousse directement aux juremens.

Une dernière preuve bien convaincante se prend du propre intérêt du Jureur : C'est qu'il ne lui en revient aucun profit ; bien loin de là , il se nuit extrêmement à lui même. L'excuse la plus plausible & la plus spécieuse que les Jureurs alléguent est, qu'ils s'atirent la confiance de ceux avec qui ils ont à faire ; mais cette excuse est tout à fait fausse & ridicule. Il y a long-tems que l'on a dit très justement , que l'on ne doit point croire les Jureurs de profession.

Quelle confiance en éfet peut on avoir en un Home, qui témoigne qu'il se moque de Dieu, & de ce qu'il y a de plus sacré ? Coment peut on ajouter foi à ce que dit un Home, qui viole ouvertement les Défenses réitérées que Dieu nous fait de prendre son Nom en vain ? S'il ne se fait pas conscience de s'abandoner à ces excès, fera-t-il plus scrupuleux de mentir ?

De toutes ces raisons il résulte, que l'habitude des Juremens est un Crime duquel tout honête Home doit s'éloigner avec soin. Cependant, plus ce Crime est odieux, plus aussi il est comun & ordinaire. Quelle espèce de Juremens pourroit on nommer que l'on n'entende, & que l'on n'entende très fréquemment ?

Combien peu est il de Persones qui soient exemptes de ce Vice ? Les Homes & les Femmes, les Jeunes & les Vieux, les Riches & les Pauvres, tous jurent : C'est le Crime le plus en vogue ; Pour être à la mode, pour être du bel air, il faut jurer. Plusieurs même agissent en cela contre leur inclination, & l'on voit qu'ils s'excitent, qu'ils se font violence pour imiter la foule.

La détestable habitude de jurer conduit à celle de placer le Nom de Dieu dans des endroits indignes, à l'apliquer à des bagatelles,

telles , ou même à des choses infames & impies. Combien de Gens n'ont pas sans cesse à la bouche ces mots , *Dieu me pardone, Dieu le fait, Dieu le veuille*, & qui par là manquent à la Révérence qui est due à un Nom aussi respectable ; bien différens en cela de l'illustre Mr. BOILE , qui ne prononçoit jamais le Nom de Dieu, sans faire une pause, qui interrompoit sensiblement son discours, & faisoit conoitre de cette façon le souverain Respect dont il étoit pénétré pour sa Majesté Divine.

La coupable habitude de jurer ne conduit elle pas encore au Parjure, puisque par elle on jure souvent des choses fausses, & qu'on ne tient pas ce qu'on avoit promis avec Serment ? Par elle, ceux qui ont quelque Serment attaché à leurs Charges & à leurs Emplois, & ceux qui rendent quelque témoignage, ou font quelque déposition en Justice, se familiarisent avec le Serment, pour lequel ils perdent le respect qui lui est dû, & par là peuvent s'acoûtumer à le violer aussi inconsidérément, qu'ils s'acoûtument à le proférer. N'est il pas come infailible, qu'un Home qui jure souvent ne soit quelquefois un parjure ?

Je frémis de ces tristes Considérations, surtout quand je me souviens, que Dieu dit

dit des Jureurs, qu'il ne les tiendra point pour innocens, mais qu'il les punira & qu'il déploiera sur eux les plus rudes châtimens. Le Jureur n'en aura-t-il point quelque alarme ?

Qu'est-ce donc qui le retient & qui le rend insensible à ces menaces ? Ce sont de très frivoles illusions qu'il est fort aisé de dissiper.

Vous dites que ces paroles là ne signifient rien le plus souvent : Et pourquoi donc les prononcés vous ? Pourquoi prétendés vous qu'elles aient le même poids qu'un Jurement ? Outre que la plupart sont des abréviations des Sermens les plus exécrables.

Quelques uns ajoutent, qu'ils ne jurent pas par le Nom de Dieu : Ce n'en est pas moins jurer, & c'est même jurer d'une manière plus coupable, en ce qu'on substitue le nom des Créatures les plus viles, en la place de celui du Créateur : Car l'Écriture nous ordonne de jurer par le seul Nom de Dieu, défendant absolument de jurer, ni par le Ciel, ni par la Terre, ni par Jérusalem, ni par nôtre Tête, & détruit ainsi clairement cette erreur que je réfute.

On s'excuse de plus sur ce que l'on a contracté cette habitude, & que l'on jure sans

en avoir le dessein : - Mais ce prétexte ne fait qu'aggraver la faute ; puisque , à supposer qu'elle ne fut pas aussi criante en elle même, elle le deviendrait par cette coûtume & cette inadvertance , d'autant plus que nous pouvons la surmonter & la vaincre.

Enfin on tache de se disculper , parce que les passions , le feu , la colère arrachent des juremens. J'ai déjà fait voir le contraire ; mais de plus a-t-on jamais pû justifier un Crime par un autre presque aussi grand ?

Qu'on convienne donc que ce sont là des préjugés vains & funestes , & des raisons plus préjudiciables que favorables ; qu'on ne regarde plus cette habitude , come de l'essence d'un Cavalier , & qu'on ne s' imagine plus qu'elle procure ce bon air , nécessaire pour figurer dans des Parties de plaisir.

Ce n'est pas seulement de l'étiquette du Clergé ou des Dévots de ne point jurer , come quelques Petits-Mâîtres ôsent le dire , mais encore de l'honête Home & du galant Home. Je ne suis , come vous le savés fort bien , *Messieurs* , ni Eclésiastique , ni Bigot , ni Misanthrope ; au contraire , jeune Home libre , aimant & usant avec plaisir des agrémens permis de la vie , je suis

suis assez répandu dans le monde, pour en pouvoir contracter les Vices régnans, qui se propagent come une maladie épidémique; cependant j'ai eû le bonheur de me garantir jusques à présent de ce misérable défaut, & je n'en suis ni plus ridicule ni plus méprisé.

Ce que je viens de dire de moi, ne part d'aucun principe d'orgueil; je prétens seulement faire voir par-là, que l'abstinence des juremens n'est pas incompatible avec la jeunesse & les plaisirs.

Si toutes les considérations que je viens de proposer me procuroient le bonheur de ramener un seul Jureur de son égarement, je regretterois d'autant moins ma peine, que ceci me fournit une occasion de vous assurer de l'estime parfaite & de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

MOUDON, le 22. Mai

1758.



AUX



AUX JOURNALISTES,

A l'occasion de l'Apologie du Luxe, inserée dans le Mois d'Avril.

JE suis persuadé, MESSIEURS, que si les Directeurs des Journaux y insèrent quelquefois des Pièces, qui n'ont l'empreinte ni du beau, ni du grand, c'est pour que leur réfutation en fasse sortir la vérité triomphante; & quand d'autres Journalistes s'embarasseroient peu de cela, il sera toujours digne de ceux de la Suisse d'admettre celles qui défendent les Mœurs de l'ancienne & bonne Helvetie; c'est dans cette confiance que je vous envoie la Pièce suivante,

REPONSE à l'Apologie du Luxe.

PLut à Dieu, disoit un Sage, que nous fussions d'honnêtes Païens; mais nous ne savons plus que les ridiculiser; le goût du faux & du frivole s'étend chèque jour; la Vertu est traitée de pédanterie; le Vice s'appelle urbanité & décence; l'Homme devient Femme, la Femme à peu près Machine; est-ce donc nos Philosophes, ces prétendus

Amis de la Sagesse , qui justifient toutes ces misères ; que dis je ! qui les vantent , qui les célèbrent , qui tâchent d'en rendre l'Empire universel & éternel sur la Terre !

Cette dispute du *Luxe* n'est point une de ces frivoles questions , qui occupent si souvent nos vulgaires Littérateurs : Il s'agit de savoir si l'Homme doit être sobre , tempérant , frugal ; s'il doit modérer ses besoins pour subvenir à ceux de ses Frères ; s'il doit penser & agir en Etre immortel ; s'il doit dédaigner tout ce qui ne porte pas l'empreinte de l'excellence de son Ame ?

Il paroitra sans doute étrange , que dans ce Siècle , qui prend si fièrement le Titre de Philosophe , une telle question devienne un Problème : Peut-être même l'Apologiste du *Luxe* n'a-t-il pas vû les conséquences de ses Sentimens ; mais quand on n'a pas la vue bonne , il ne faut pas entreprendre de mener les autres , si l'on ne veut faire croire , qu'au lieu de céder à son énergie , on ne cède qu'à sa démangeaison d'écrire.

Je ne le suivrai point dans l'embarras de ses réflexions , sans principes , sans liaison , sans suite , & de ce désordre même , je tirerai une preuve contre son opinion ; quand on a bien envisagé son sujet , & qu'on a des yeux ; pour le faire , la Vérité se présente

à nous sans nûage, les Principes se posent d'eux-mêmes, les Conséquences en coulent naturellement, & l'évidence sort de toutes parts. Tâchons donc de suivre cette méthode, pour avoir un succès plus heureux. J'entre en matière.

L'Home est le Fils d'un Dieu, qui l'a placé sur la Terre pour y faire l'apprentissage des Vertus, & mériter l'immortalité qu'il lui destine. En raisonnant d'après ce Principe sublime, les Sages de tous les Siècles ont dit, que l'Home devoit avoir des sentimens dignes d'un tel Père, embellir son Ame, être modeste, généreux, intègre; se hâter de faire le plus de bien qu'il pourroit; ne soigner son corps qu'autant qu'il le faloit pour prolonger une telle vie, & s'avancer ainsi à grands pas vers l'Eternité. Voilà le langage que nous tenoit la Nature; les vrais Savans le repétèrent; un Dieu même descendit du Ciel pour le confirmer. Entendons celui de nos Philosophes modernes.

L'Home est fait pour jouir, disent-ils; il doit donc porter aux derniers raffinemens les cinq Sens que Dieu lui a donés, en regrettant qu'il ne lui en ait pas acordé davantage; il doit tourmenter la Nature & l'Art pour les satisfaire; traverser les Mers, gra-

vir sur les Monts , pour trouver de quoi les flater par de délicieuses Sensations ; avoir des Palais lambrissés , des Voitures superbes , des Tapisseries , des Glaces , des Diamans , des Perles ; dépeupler d'Agriculteurs les Campagnes , pour peupler des Antichambres d'Esclaves & de Fainéans ; orner son esprit de belles Connoissances ; mesurer la profondeur de la Mer & celle de l'Atmosphère ; calculer les Etoiles du Firmament ; fouiller dans les ténèbres de l'Antiquité savante ; en un mot , conoître tout , hormis les Perfections de son Dieu , les besoins de ses Semblables , & les devoirs de l'Home & du Citoyen.

O Philosophie admirable ! Que n'ès-tu restée éternellement dans le Puits fatal , d'où la Vanité t'a tirée ! Nous n'eussions point mesuré les Cieux , mais nous ne nous déchirerions pas sur la Terre ; un petit nombre de Crésus ne nageroient pas dans le superflu , mais tous conoistroient l'abondance ; on ne tapisseroit point les Murs , mais on ne verroit pas tant d'Homes ou nuds , ou couverts de haillons hideux ; on n'auroit point élevé de Louvres , mais chacun auroit eu un Toit où se retirer ; peut être on nous traiteroit de Barbares , mais nous serions heureux & dignes de l'être.

Si

Si l'Univers ne faisoit que naître, si les suites funestes du Luxe ne se faisoient sentir que depuis un jour, on pourroit douter encore de la vérité de ce que je dis; mais ses ravages ont au moins trente Siècles d'antiquité; tous les âges, tous les Païs ont des preuves particulières à nous en doner; mais nous fermons les yeux à la lumière, & nous courons nous précipiter dans le Goufre, où cent Générations se sont abimées!

L'Esclavage est la première & la plus cruelle des insultes, que le Luxe ait faites à l'Humanité; tous les Peuples luxurieux ont été généralement Esclaves, tous, sans exception; on n'a pû encore en nommer un seul, qui ait échapé à la tyrannie; les *Perfes*, les *Grecs*, les *Romains*, les *Chinois*: On complètera facilement ce calcul en jetant les yeux sur l'*Europe*, & c'est un Républicain, c'est un Genevois qui se rend l'Apologiste du Luxe!

Je sai qu'il atribüe à d'autres causes l'asservissement de tous ces Etats, mais il les faloit doner ces autres causes, sans quoi je lui demanderai toujours, pourquoi la *Grèce*, *Rome*, la *Brétagne* & la *Germanie* ont été libres, tant qu'elles ont été ignorantes; pourquoi elles ont eu des fers, dès qu'elles

les ont admis les beaux Arts? Et s'il ne peut me répondre, ma Conséquence est légitime, & son Système deshonoré. Je passe à l'examen de quelques uns de ces raisonnemens.

Les Anciens, dit-il, étoient si convaincus de l'utilité des Sciences & des Beaux-Arts, qu'ils ont mis leurs Inventeurs au nombre des Dieux: Ils les mettoient en bien mauvaise compagnie, avec des Fripons & des Adultères. D'ailleurs quels étoient ces Créateurs de nouveaux Dieux? Les misérables Abandonnés, les Citoyens asservis? Non, c'étoient les Luxurieux, les Opressés, les Savans & les Artistes, qui devoient leur puissance ou leur renommée au prix qu'on atachoit à ces Superfluités.

Qui croira en éfet qu'un Statuaire, un Peintre, un Musicien habiles, un fin Cuisinier, une Brodeuse, qui fait des Lits, dont le duvet est plus doux que le Gazon le plus fleuri, soient des Gens à défier, plutôt même que ces Héros qui, au péril de leur vie, purgeoient la Terre de Brigands? Moi, répondra fermement l'Apologiste; laissons le dans son opinion, mais il ne nous empêchera pas de croire, qu'il n'appartient qu'à des *Sybarites* de faire une telle Apothéose.

La Comédie, dit-il encore, nous corrige de nos défauts, la *Tragédie* nous forme à la pitié. O Peuple insensé ! Le Spectacle a donc plus d'efficacité sur toi que la Religion ! D'impudentes Comédiennes t'inspirent la Vertu ? Mais non, c'est pure vanterie ; les Comédiens n'ont point dessein de corriger ; ceux qui viennent à la Comédie n'y viennent point prendre leçon de réforme : Les uns veulent gagner de l'argent, les autres y perdre leur tems, qui leur est à charge, & souvent leur santé. Si la *Tragédie* nous rendoit humains, un Home, qui en auroit vu une, n'en verroit pas une seconde : Il soulageroit l'indigence de ce qu'il donoit à l'oisiveté.

L'Apologiste convient que le Luxe apauvrit bien des Gens, mais ils ne s'en embarrasse point. Tant pis pour ceux, dit-il. Est-ce donc là le langage d'un Philosophe ? Ses plaisirs lui font-ils si chers, que plutôt que de s'en priver, il aime mieux être l'occasion de la ruine de plusieurs Familles ? Je suis dans une bonne Terre, mais j'en vois une meilleure au-delà d'un Torrent rapide. J'ai des Ailes pour le franchir, mais je prévois, que si je le fais, mes Frères qui ne sont point ailés, voudront me suivre & se noieront. Traver-

serai-je ? Non , si je les aime ; mais si leur sort m'est indifférent , je volerai sans crainte , & je dirai : *Tant pis pour eux.*

L'Auteur , qui vous promet tant de plaisir , si vous allés à l'Opéra - Comique voir les richesses du Luxe étalées dans tout leur éclat , admire également tous ces Colifichets de la Toilette , qui parent le Corps des Femmes , & montrent trop la petitesse de leur Ame. Si l'Apologiste ne nous déclaroit , qu'il a connu des Homes , je croirois qu'il n'a connu que des Enfans ; mais en voiant des Homes , il auroit bien dû apprendre à le devenir.

Il ne tient point compte à nos Pères de la simplicité de leurs Mœurs & de leurs Plaisirs , qu'il attribue à la seule impuissance de faire autrement. Heureuse impuissance , qui ne leur laissoit d'autre voie pour se distinguer , que le zèle patriotique , la prudence & la valeur ! A la bone heure , n'admirons point nos Pères , qui s'en passent admirablement , mais imitons les , & nous deviendrons nous-mêmes vraiment dignes d'admiration.

Il semble à entendre nos Epicuriens , que la Félicité ne se trouve point hors des Palais , des Equipages , des Concerts , des Théâtres , des Festins , & de toutes ces autres
Sottises ,

Sottises , qui étourdissent plus qu'elles ne réjouissent. Les douceurs de l'Amitié , les entretiens sur la Vertu , les bénédictions des infortunés Soulagés , des Promenades innocentes , des exercices amufans & fortifiens , voilà les Plaisirs solides , les Plaisirs éternels de l'Home , qu'il peut se procurer sans peine , sans frais & sans dégoût.

O si ma Patrie , continuant à cultiver les Arts , s'abstenoit d'en faire usage elle-même ! Si dédaignant des voluptés & une pompe frivoles , elle emploioit le superflu qu'elle aqueroit , à soutenir les Malheureux , à procurer une Education facile & vertueuse à la Jeunesse , à faire des Heureux , des Braves & des Citoïens , à réparer même les tristes ravages , que des fléaux terribles font dans d'autres Climats , on verroit s'élever un Peuple respectable , qui compteroit plus de Sages , qu'on n'en trouveroit dans un grand Empire ; *Genève* deviendroit l'Amour , l'exemple & la merveille du Monde.

Ce seroit aux Gens de Lettres à inspirer ces grands sentimens , en réveillant ceux de l'humanité & de la tendresse , en célébrant ces Ames héroïques , qui les premières entreroient dans leurs vûes. Je voudrois en particulier y engager l'Apologiste , dont on me vante d'ailleurs le bon caractere ;

tère ; je l'invite même à défavoüer la défense du Luxe. Tout Home est faillible, il n'appartient qu'aux grands Homes de confesser leurs erreurs.

Je hais la Satire, mais j'aime passionnément la Vérité & la Vertu ; toutes les fois que je les verrai ataquées, & que je pourrai les défendre, je le ferai avec toute la confiance que doit inspirer une telle Cause.

Que l'Apologiste surtout ne traite plus d'entêtement ce zèle, & ne compte point parmi ses beaux jours, celui où il entreprit le Panégyrique du Luxe.

GENEVE.



S U I T E

De l'Apologie du Luxe & de l'inégalité des Conditions.

A l'Auteur des Réflexions contre le Luxe.

JE viens, *Monsieur*, de lire le Journal de Mars, où j'ai lu avec empressement & plaisir votre Censure du Luxe ; vous le combattés avec la Massue d'HERCULE, & il devoit tomber sous vos coups ; mais il a un apui bien fort, c'est la Société, qui est engagée à le contenir pour son avantage

tage & sa prospérité, quoique puissent dire les redoutables Adversaires du Luxe. On admirera leurs Raifons & leurs bones Intentions, mais l'on ne mettra pas en pièces les Glaces de *Venise*; on continuera à travailler en Tapifferie aux *Gobelins*, à filer & à mettre en couleur la Soie, pour en faire des Etofes magnifiques, tout come on a continué à étudier les Sciences & les Beaux-Arts, malgré le Critique amère & vigoureuse de nôtre cher & célèbre Compatriote ROUSSEAU (*), qui a publié que *la Science s'étend, & la Foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, & personne ne veut l'apprendre; nous sommes tous devenus Docteurs, & nous avons cessé d'être Chrétiens.*

Quel affreux malheur! *Persone ne veut apprendre à bien faire, & il n'y a plus de Chrétiens!* La Société n'est donc plus qu'un brigandage, & il ne reste pour éviter les
Méchans,

(*) Il est surprenant, que Mr. ROUSSEAU déclame si fort contre les Sciences & les Arts, lui qui travaille au Dictionnaire de l'Encyclopédie, ce Vaste Magazin des Sciences & des Arts; cette Pépinière des Opinions & des Préjugés des Hommes. Voilà come on tombe en contradiction avec soi même; on se sert même des armes que fournissent les Sciences, pour combattre contre elles.

Méchans, qu'à s'aller cacher dans les Déserts de la *Thébaïde*. Tous les Homes sont pervers ou hypocrites. *On auroit pû*, ajoute Mr. ROUSSEAU, *tenter la conversion de CARTOUCHE, mais jamais un Home sage n'eut entreprit celle de CROMVEL.* Voilà donc CARTOUCHE fort au-dessus de CROMVEL, quant à l'éloignement pour la probité. Je préfère ainsi que l'Auteur, une bone action à la plus belle pensée ; mais l'une n'exclut pas l'autre.

Voilà, *Monsieur*, quelques traits des *Philippiques* de vôtre Oracle, contre les Sciences & contre les Homes. Il dit dans une Note d'une de ses Réponses à l'un de ses plus illustres Adversaires : *Tous les Princes, bons ou mauvais, seront toujours bassement loüés, tant qu'il y aura des Courtisans & des Gens de Lettres. La loüange peut faire tort à leur Gloire. Je sai bien du moins que TRAJAN seroit plus grand à mes yeux, si PLINE n'eut jamais écrit.*

J'abandone à Mr. ROUSSEAU les Courtisans, quoiqu'ils ne soient pas tous dénués de probité ; mais par qui les Princes seront-ils mieux & plus délicatement loüés, que par les Gens de Lettres ? & un éloge fin & mérité, tel que celui que Mr. ROUSSEAU a fait du Prince, qui fait aujourd'hui

la félicité de la *Lorraine*, n'est-il pas l'aiguillon de la vraie Gloire, & la récompense la plus précieuse de la Vertu ? Le Panégyrique de *PLINE* a peut être engagé l'Empereur *TRAJAN* à faire de grandes Actions, pour paroître plus digne de cet Eloge. Rien n'anime d'avantage qu'une noble Emulation, & il n'appartient qu'aux Gens de Lettres d'offrir de beaux Modèles & de grands Exemples. Lorsqu'on méprise la Louange, on peut aussi mépriser la Vertu.

Vous tombés, *Monſieur*, dans le même défaut, permettés moi de vous le dire, que j'ose reprocher à Mr. *ROUSSEAU*. Pour élever d'avantage les Ouvriers de main, vous tachés d'abaïſſer & de dégrader les Poètes & les Savans; mais les Orateurs, les Poètes, les Géomètres excluent-ils les Laboureurs & les Artisans ? (*) La naiſſance des uns n'empêche pas que les autres ne puiſſent éclore.

Je

(*) Que deviendroit la Société, ſi elle n'étoit compoſée que de Laboureurs, de Pécheurs & de Bergers ? C'eſt bien alors que l'Ame ne feroit que ramper & languir ſous le poids du Corps. Dieu nous a-t-il donné une Intelligence pour ne point l'exercer; des Talens, pour les enſuir; le goût pour les Sciences & les Arts, pour n'en faire aucun uſage ?

Je m'aperçois que je m'éloigne de mon sujet , en tachant de vous suivre. Je vais m'en rapprocher ; mais je prévois , & je l'annonce d'avance , que je tomberai encore dans les mêmes écarts. Je prie le Lecteur me les pardonner , come j'espère , *Monsieur* , que vous me pardonnerés ma franchise. La vraie Amitié est indulgente.

La première proposition de vos Réflexions sur le Luxe , *Journal* de Janvier , page 66. est celle-ci : *Il n'y a point de Vertus sans liberté , & celle ci ne peut subsister sans l'égalité des conditions.* Je vous le demande , *Monsieur* , cette Proposition est elle vraie dans toute son étendue ? Il me semble que dans un Etat , où la Liberté seroit anéantie , & le Dépotisme sur le Trône , il y auroit cependant encore quelques Vertus , come la Patience dans les maux ; car la Sagesse veut qu'on desire de bons Souverains , mais qu'on suporte les mauvais. L'Equité , la Compassion pour les Malheureux , la Bénédicence , voilà des Vertus indépendantes de la Volonté du Souverain. Sous le poids de la Tyrannie , & d'un Sceptre de fer , il peut exister des Hommes sages & vertueux. *La Liberté* , dites vous ensuite , *ne peut subsister sans l'égalité des conditions.* Mais je ne conois point de Sociétés
ni

ni d'Etats, où toutes les conditions soient égales ; cela même n'est ni possible, ni convenable. Ceux qui commandent sont nécessairement au-dessus de ceux qui obéissent ; autrement il n'y auroit ni ordre, ni subordination. (*) Toutes les Conditions utiles ou nécessaires sont estimables ; mais leur degré d'utilité met entr'elles quelque distinction : Un Magistrat éclairé & intègre me paroît au dessus d'un Savetier ou d'un simple Manœuvre, dont l'Esprit ne s'étend pas au-delà de la Pierre qu'il taille, ou de la Terre qu'il remüe. La vraie Liberté ne consiste point dans l'égalité des Conditions ; elle se trouve dans la soumission volontaire à de bones Loix, qui protègent l'Innocence & la Vertu, mais qui répriment & punissent le Vice.

*La Liberté n'est point cette sole licence ,
 Qui méconnoit des Loix l'utile dépendance ;
 C'est un ordre constant qui maintient les Etats ;
 Il doit assujettir Peuples & Magistrats.*

CATON,

(*) Les Romains sous les Roix paroissent libres, mais ils étoient injustes, féroces & cruels ; l'enlèvement des *Sabines*, l'exil de *CAMILLE* & de *CORIOLAN*, qui avoient rendus de si grands services à l'Etat, ne fait pas l'éloge de leur équité. Enfin *Rome*, maitresse de l'Univers sous *AUGUSTE*, ne pouvoit plus se gouverner come sous les Règnes de *NUMA* ou de *ROMULUS*.

CATON , CICERON , SOCRATE , ARISTIDE , étoient libres , quoiqu'ils fussent soumis aux Loix. DE'MOSTHE'NES , CICERON , qui les défendirent , étoient savans & n'en étoient pas moins de bons Citoiens. EPAMINONDAS , si renommé par son savoir & sa valeur , faisoit gloire d'obéir aux Loix.

En poussant trop loin les privilèges de l'Egalité & de la Liberté , on les détruit , & l'on tombe nécessairement , ou dans la Licéce , ou sous une honteuse Tirannie ; ainsi je ne saurois adopter ces principes , ou ces arrêts de vôtre Oracle , je veux parler de Mr. ROUSSEAU , que vous vous proposez pour Règle & pour Modèle : Voici ce qu'il dit : *Tous les Etres vivans sont égaux par la nature, & ont droit aux mêmes Biens. (*)* Je vous demande , un Polype , un Limaçon , qui sont des Etres vivans , sont ils égaux à Mr. de VOLTAIRE , ou à Mr. ROUSSEAU ? N'y a-t-il de différence entre les
Etres

(*) Mr. ROUSSEAU s'est fait une espèce de Monstre de l'Inégalité des Homes ; il le combat sans cesse ; il voudroit pouvoir , come HERCULE , fouler l'Hydre à ses pieds. Lorsqu'on prend de l'aversion pour un objet , on ne le regarde que par ses mauvais côtés , on le défigure & on le grossit par des traits affreux , sans examiner ceux qui peuvent le modifier , c'est diminuer la laideur.

Etres vivans que dans la forme, la figure ou la finesse des Organes, come le prétend un Naturaliste ? Si tous les Etres vivans ont droit aux mêmes biens, il n'y a plus de propriété ; on autorise par là le vol & la fainéantise. Personne ne voudra travailler, crainte que le fruit de son labeur & de son industrie ne devienne la proie de la force & de la violence. Tout tombe en langueur, tout dégénère, & la Société ne sera plus qu'un Cahos. Pourquoi proscrire les Richesses, qui sont un moïen si légitime de multiplier le nombre des Heureux !

Voici encore d'autres Maximes, dont Mr. ROUSSEAU n'a pas senti les dangereuses Conséquences, & sur lesquelles je ne ferai aucunes remarques, parce que tout Lecteur sensé peut les faire fort aisément. *La Justice n'est fondée que sur l'Intérêt. La Loi fondamentale de la Société est de faire son propre bien. C'est la Société qui porte les Homes à s'entrebair. La Raison de chaque Particulier lui dicte des Maximes directement contraires a celles que la Raison publique prêche au Corps de la Société. Dans cet état des choses les Homes sont forcés de se caresser & de se détruire mutuellement. Ils naissent Enemis par devoir, & fourbes par intérêt.*

Après ce noir Tableau il n'est pas surprenant que Mr. ROUSSEAU regrette ces tems fortunés, où les Homes, dispersés & errans dans les Forets, n'avoient pour Domicile qu'une Cabane, & pour Guide que le seul Instinct, sans Loix, sans Maître & sans Discipline. Certainement le Luxe ne règnoit point alors chez eux, puisqu'ils manquoient même du nécessaire. On voudroit que des Peuples polis & civilisés véussent come des Barbares. Il vaudroit autant exiger que des Homes faits véussent come des Enfans.

Le Luxe ne retire point l'Home en lui même, come vous le dites; au contraire, il le répand au dehors, & resserre les nœuds de la Société, en étendant nos besoin réciproques. Toute Personne qui donne dans le Luxe, n'a en vue que de briller aux yeux du Public. S'il étoit sans Spectateurs, il se borneroit au nécessaire, & ne rechercheroit point le superflu & un faux éclat. C'est ce qui fait que le Pauvre jouit de ses richesses autant & plus que lui; mais on veut être grand dans l'imagination d'autrui, & au défaut d'un vrai mérite, on a un Equipage, des Meubles somptueux, une Table abondante & bien servie; tout cela est plus facile à aquérir que des Connoissances,

fances , des Talens & des Vertus. (*)
 Mais ceci n'autorise point Mr. ROUSSEU
 à dire, qu'il faut renoncer à la Vertu pour
 être honête Home.

Je ne fai si ce que dit Mr. de MON-
 TESQUIEU, & que vous raportés, est vrai ;
 je respecte beaucoup son témoignage, mais
 je ne jure point sur la foi de nos Maîtres ** ;
 voici ses paroles que vous cités : *On doit
 craindre*, dit il, *dans une République par-*
ticulière, les grandes Fortunes ; elles font per-
dre l'esprit de Citoïen ; les intèrêts se particu-
larisent, on ne pense plus que pour soi. Il
 me semble au contraire, que les Riches-
 ses nous attachent d'avantage à nôtre Pa-
 trie, surtout si elles consistent en Fonds
 publics ;

(*) Nôtre zélé Enemi du Luxe pourroit-il croire
 que le Luxe a pénétré jusques chez les *Hottentots*.
 Un Voïageur célèbre raporte, que les Sauvages
 de cette Nation ont trouvé l'art de faire sêcher
 & pulveriser une Herbe nommée *Spirea*, qui
 leur fournit une poudre d'or, dont ils parent
 leur tête. Leurs Femmes peignent la leur & se
 fardent avec une espèce de Cinabre qu'on trouve
 dans le Pais.

(**) Loïn de nous unê admiration aveugle. J'ai-
 me ALEXANDRE lorsqu'il console la Mere & la
 Femme de DARIUS ; mais je le deteste quand il
 tue CLITUS & brûle *Persepolis*.

publics ; on craint que sa ruine n'entraîne celle de nos Maisons & de nos Campagnes ; plus on a à perdre dans un Domicile , plus sa conservation nous est chère. D'ailleurs , les Gens riches sont ordinairement affectionnés au Gouvernement qui les protège , & dont ils sont souvent les Chefs. Ils ont plus à perdre que le simple Peuple , qui peut trouver partout un azile & une Patrie. L'Intérêt public se joint ici à l'Intérêt particulier , & on en devient plus vif , plus agissant ; il se réunit véritablement à l'amour de l'Humanité & de la Patrie.

Quoique le Riche ne *laboure pas lui même*, ne *plante pas des Arbres* , il ne laisse pas de s'occuper & de travailler. Il y a un travail plus noble & plus utile , que celui de manier la pèle , & de remuer la Terre. On peut enrichir son Esprit de Connoissances , exercer son industrie , étendre au loin son Commerce , & négocier avec diverses Nations , qui nous comuniquent ce qui nous manque. La Laboureur profite lui même des lumières & des talens qu'il n'a pas ; on lui apprend une Manœuvre plus exacte ou plus aisée ; on lui fournit des Outils & des Instrumens , qui facilitent son labeur. Les Connoissances , en se perfectionant & se multipliant , sont come le Soleil , qui échaufe
toute

toute la Nature & répand partout ses raions. Pour le bien des Pauvres, je voudrois pouvoir augmenter le nombre des bons Riches, qui font leurs Bienfaiteurs.

Mais dites vous, *vôtre cher Concitoïen* ROUSSEAU a prononcé, *que les Arts seront lucratifs en raison inverse de leur utilité.* Vous me permettrés de n'en pas croire tout à fait vôtre Oracle ; les Arts les plus utiles & les plus nécessaires sont récompensés à proportion de leur valeur & de nos besoins ; si l'on se bornoit aux Arts purement mécaniques, c'est bien alors que l'Ame des Peuples s'aviliroit véritablement, & tomberoit dans un vil Esclavage. Croiés moi, *Monseur*, vôtre bon Ami ROUSSEAU ne porte pas seul dans son Cœur toute l'Humanité. Parmi les CRESUS il est encore des Ames tendres & généreuses, & l'on seroit véritablement cruel envers les Homes & la Société, si l'on suivoit à la lettre le Système de nôtre célèbre Compatriote, qu'il n'a pas bien examiné. Renvoions donc la Décision de ce Problème à CESAR mieux informé, & plus attentif aux Conséquences de quelques Principes dangereux. Voiés les Princes les plus éclairés, ils ont été aussi les plus sages, & ont fait leur bonheur de rendre leurs Sujets heureux.

Oui, *Monsieur*, quelque estime que vous aies pour Mr. ROUSSEAU, & que j'aie moi même, mon admiration pour quelques morceaux de ses Ouvrages ne m'aveugle point, & les traits de lumière ne me font que plus sentir les ténèbres où il me laisse quelquefois. Il se plaît, come BAILE, à détruire sans rien établir; il renverse l'Édifice des Sciences, & il ne nous laisse que des ruines; semblable à ces Conquérans, qui portent partout la désolation (*).

Dans son Discours sur l'Utilité des Beaux-Arts, il passe de bien loin le but; on cherche la Vérité & l'Evidence, & l'on ne trouve guères que des Sophismes ingénieux & des Hyperboles. Il soutient un Paradoxe avec autant de génie & d'art qu'on puisse le soutenir. Quoi! parce qu'on abuse quelquefois des Sciences & des Arts, en

(*) Il est pourtant vrai, que ce Censeur si austère s'adoucit quelquefois, & ne dédaigne pas de sacrifier aux Graces. C'est HERCULE, qui s'assit aux pieds d'OMPHALE. Il a fait une Comédie sous le Titre de *l'Amant de lui même*, & cette espèce d'Opéra si vanté, *Le Devin du Village*. Il a donc pris la Livrée de Poete, & ces jolies bagatelles sont une sorte de Luxe. Sa Comédie n'a pas réussi sur le Theatre, mais elle est fort bonne.

en est il moins vrai , qu'ils éclairent & perfectionent l'Esprit , & que la Société en retire de grands Avantages ? La Religion elle même se sert utilement des Sciences , pour s'en aider à dissiper les préjugés , l'erreur , & à combattre les Passions.

Il en est à peu près de même de sa *Dissertation sur l'Inégalité des Conditions* ; Je ne le considère que come un beau Roman philosophique , où la vraisemblance n'est pas même toujours observée. Si l'on pratiquoit ses maximes , on ébranleroit les fondemens de la Société & l'on retomberoit dans le Cahos , d'où il prétend nous tirer. La censure amère & continuelle qu'il fait des Homes dégénère en satire. En approuvant ses bones intentions , on ne peut que blamer son zèle. Quoi ! parce qu'il y a des Homes durs , fourbes , ingrats , injustes , cruels , sont ils tous de ce caractère ? Je le plains , s'il ne conoit point d'Homes justes , compatissans , qui trouvent leur plaisir à faire du bien. (*). Vou-
lés

(*) La vraie Vertu ne consiste point dans de vains dehors. On peut être modeste dans le sein des Richesses ; fier & orgueilleux dans l'Indigence. Une sagesse trop rigide dégénère en Misantropie ; à force de vouloir paroître des Saints , on est à peine

lés vous que je vous parle avec franchise. J'admire, je le répète, les Talens supérieurs & l'austère probité de Mr. ROUSSEAU; come son Compatriote, je crois participer à sa gloire; mais je lui trouve plus d'imagination, que de jugement; plus de force, que de justesse; plus de grandeur & d'énergie dans les Pensées, que de netteté & de précision dans les expressions. C'est beaucoup d'être parvenu par lui même, & presque sans secours, jusqu'au point où il est allé. Il fait certainement honneur à sa Patrie; ses défauts mêmes ont de l'éclat & des beautés. Excellent Guide, lorsqu'il prend une bone route; mais s'il la manque il nous égare avec lui.

L'Imagination vive & féconde de Mr. ROUSSEAU entraîne ses Imitateurs & devient contagieuse. Je vous citerai, *Monsieur*; vous même en preuve. Vous dites, page 70. du *Journal Helvétique* de Janvier: *Je t'imité, généreux ROUSSEAU, par la sensibilité, si ce n'est par les Talens! Tu portes dans ton noble Cœur toute l'humanité; & quand je vois tant d'Infortunés & de Pauvres,*

des Homes. J'estime d'avantage une Sageffe plus sociable & plus douce. C'est pour adoucir la férocité des Habitans de l'Isle de *Corse*, que les *Génois* établirent chez eux une Académie.

ures , pour une poignée de Riches & de Grands , je voudrois qu'ils n'eussent qu'une tête & accomplir le vœu de NE'RON.

Je crois avoir lû cette même pensée dans les Ouvrages de Mr. ROUSSEAU , & dans ceux de quelqu'un de ses Disciples : Je ne l'ai regardée d'abord que come une figure de Rhétorique , pour marquer l'indignation & l'horreur de l'Ecrivain à la vüe de tant d'Infortunés , mal secourus par les Grands & les Riches ; mais leur dureté autorise-t-elle ceux qui la condamnent à être injustes & cruels , & à souhaiter , à l'exemple du barbare NE'RON , que les Grands & les Riches n'eussent qu'une seule Tête pour avoir le cruel plaisir de la couper d'un seul coup. Quel excès de compassion ! Est-ce là porter dans son nobleCœur toute l'humanité ! Est-ce encore être bien compatissant , que de condamner à être pendu le premier qui fit des Sabots ?

Il semble que nôtre célèbre Compatriote fasse gloire de déclarer une guerre ouverte au Luxe , aux Sciences & aux Richesses ; mais ses raisonnemens ne sont pas toujours concluens. Par exemple , que pensés vous de celui-ci ? *Le Laboureur n'a point d'Habits , précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Il faut du jus dans nos Cuisines ,*

voilà pourquoi tant de Malades manquent de bouillon. Il faut des Liqueurs sur nos Tables, voilà pourquoi le Païsan ne boit que de l'eau. Il faut de la Poudre à nos Perruques, voilà pourquoi tant de Pauvres n'ont point de pain. Il répété souvent la même idée (*); ne semble-t-il pas que les Vertus soient incompatibles avec les Richesses ?

La maxime de l'illustre MONTESQUIEU, que vous cités, a plus de justesse; mais je crois, qu'on peut la tourner contre vôtre opinion. Voici ce qu'il dit; *A un Home qui est sobre, frugal, vertueux, il ne reste rien à desirer que le bien public.* Mais en quoi consiste le bien public ? C'est la question; consiste-t-il uniquement à labourer la Terre & à la défricher ? La Société ne retire-t-elle pas de plus grands avantages à perfectionner les Arts utiles, à exercer son Esprit & ses Talens; à étendre ses Connoissances ? C'est l'occupation des Bienheureux dans

(*) Avant, dit Mr. ROUSSEAU, qu'il y eut de cette espèce d'Hommes cruels & brutaux, qu'on appelle Maître, & de cette autre espèce d'Hommes Fripons & menteurs, qu'on nomme Esclaves; avant qu'il y eut des Hommes assez abominables pour oser avoir du superflu, pendant que d'autres Hommes meurent de faim, je voudrois savoir quels étoient les Vices des Hommes ?

1
dans la Vie avenir, pourquoi ne seroit-ce pas celle de l'Home sage dans celle-ci? Le Génie s'afoiblit & se rouille, s'il n'est pas cultivé; détruisés les Sciences & les Beaux-Arts, il ne restera que l'Erreur & l'Ignorance; arrachés d'un Terrain les Fruits & les Fleurs, il n'y croitra que des Ronces & des Epines,

Sont ce les Peuples ignorans & sauvages, qui ont fait prospérer les Etats & fleurir la Société? Ce Déluge de Barbares, qui, dans le IX^{me} Siècle, inondèrent l'*Europe*, ravagèrent & détruisirent l'Empire *Romain*, étoient ce des Peuples savans & civilisés? La *Suisse*, aujourd'hui si paisible, si éclairée & si florissante, sous des Loix & des Maîtres sages, qu'étoit elle du tems de *CE'SAR*, qu'une Pépinière de Barbares, qui se débordèrent come un Torrent dans les Gaules & les Pais Voisins, & que les *Romains* repoussèrent dans leurs Montagnes, come de vigoureux Chasseurs repoussent dans leurs Forêts des Ours & des Bêtes féroces, qui ne cherchent qu'à dévorer leur proie?

- Voici encore, car *Monsieur* il faut vous ouvrir tout à fait mon cœur, pour ne plus y revenir, voici encore un raisonnement de nôtre zélé Compatriote : *Je n'accuse point les*
les

les Hommes de ce Siècle d'avoir tous les Vices ; ils n'ont que ceux des Ames laches ; ils sont seulement fourbes & fripons. Quant aux Vices , qui suposent du courage & de la fermeté , je les en crois incapables. Mr. ROUSSEAU me permettra de lui demander , s'il ne croit pas que les François , les Allemands , les Prussiens , aient du courage & de la fermeté ; ils en ont donné tour à tour diverses preuves ; cependant ils sont des Hommes de ce Siècle , & ils doivent , selon Mr. ROUSSEAU , avoir bien des Vices , car ces Nations se piquent de cultiver les Sciences & les Beaux Arts.

On m'assure , ajoute Mr. ROUSSEAU , qu'on est depuis longtems désabusé de la chimère de l'Age d'or. Que n'ajoute-t-on encore , qu'il y a longtems qu'on est désabusé de la chimère de la Vertu ! Non , Monsieur , on ne regarde point come une chimère la Vertu ; mais on regarde come une Fiction , une Vertu parfaite & trop rigide , qui n'est point faite pour les Hommes.

Mr. ROUSSEAU ne ménage & ne respecte pas plus les Femmes que les Hommes ; voici ce qu'il a publié : Les Femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous ; mais elles dédaignent , des mains de la Vertu , un Empire qu'elles ne veulent devoir qu'à

qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal, & reçoivent souvent elles memes la punition de cette preference.

Je ne fai quel funcste plaisir prend Mr. ROUSSEAU à dégrader toute l'espèce humaine ? Les Femmes, si tendres & si compatissantes, méritoient du moins quelques égards ; mais sa farouche Vertu ne fait aucune distinction.

HERCULE à désarmer coutoit moins qu'HYPOLITE.

Voudroit il que nous fussions encore Errans dans les Forêts, que nous ne vécutions que de glands, & que nous n'eussions pour azile qu'une Cabane ? Mais il me semble qu'un Palais, ou une Maison propre, comode & bien arrangée, vaut mieux qu'une simple Chaumière, & convient mieux à la dignité de l'Home ; il me s.mble encore, qu'une Ville bien policée, où tout est dans l'ordre, où l'Habitant vit tranquile & en sureté, vaut mieux qu'un Bois sombre & épais, où les Arbres sont dispersés ça & là, sans aucune simétrie, & où l'on est sans cesse exposé à la voracité des Bêtes féroces (*): D'un côté on peint en beau la pauvreté

(*) Quelqu'un disoit en plaisantant, que Mr. ROUSSEAU loin d'enter du *bon Chrétien* sur un *Sauva-*

pauvreté de nos Ancêtres; de l'autre on veut exciter nôtre pitié pour les Pauvres d'aujourd'hui; quelle contradiction!

Lorsque les Homes jouissent du nécessaire & qu'ils sont dans l'abondance, ils desirent peu, & n'ont que des passions douces & moderées, assorties à leur état; mais ceux qui manquent de tout, desirent beaucoup; l'intérêt & leurs besoins les engagent à blesser souvent les Règles de la Justice. L'ignorance produit l'erreur & la Superstition; elle est la cause la plus naturelle de nos faux jugemens. Plus la Vérité est couverte de nuages, plus les préjugés & les Opinions les plus absurdes s'étendent & se perpétuent. Aussi les premiers Homes étoient ils les jouets des traditions les plus fausses, & presque toute leur Histoire n'étoit qu'un tissu de Fables, qu'un affreux récit d'injustices & de violences. L'Evidence veut être cherchée, & l'Esprit demande d'être cultivé & exercé; ce qui faisoit dire à SENE'QUE, qu'il valoit mieux apprendre

Sauvageon, faisoit ses efforts pour greffer du *Sauvageon*, sur du bon *Chrétien*; & come on apeloit une étofe simple & d'une seule couture une *Bourdaloie*, du nom d'un Prédicateur très severe, on apelleroit un Drap grossier & uni, un *Drap à la Roüsseau*.

apprendre des choses inutiles , que de ne rien apprendre du tout. Quel Siècle, que celui où la force est presque l'unique Vertu, & où l'on ne conoit, au défaut du Luxe, qu'une grossière rusticité !

Ce qui m'étonne, c'est que Mr. R**. soit si Partisan de l'Ignorance, lui qui est savant, & ennemi déclaré de la Tirannie ; & partout où règne l'Ignorance, vous ne voyés que d'affreux débris, des Pais déserts & ruinés, une licence sans frein & sans digue ; l'Anarchie établit partout son Empire, sans que rien soit capable de réprimer & de moderer ses fureurs. Là où l'Anarchie ne déploie pas ses violences & ses attentats, le cruel Despotisme est sur le Trône, & gouverne avec un Sceptre de fer. Enfin, l'Ignorance produit la férocité & les forfaits les plus atroces & les plus barbares. Les *Iroquois* & les *Anzikos* totissent & mangent leurs Prisonniers, & tiennent un marché public de chair humaine. Un Cœur droit, qui aime l'ordre & l'humanité, peut il applaudir aux injustices, aux crimes & aux horreurs de l'Ignorance : On ne peut lire sans frémir les Relations que donent les Voyageurs de la plûpart des Nations de l'*Asie*, de l'*Afrique* & de l'*Amérique*. Les *Jaggas* massacrent leurs

leurs Enfans, aussitôt qu'ils sont nés, & ce Peuple abominable ne se perpétue que par les jeunes Prisonniers qu'il fait sur les ennemis, & qu'il élève dans les principes de sa barbarie. D'autres Nations abandonnent aux Bêtes féroces leurs Pères & leurs Mères, lorsqu'ils sont devenus trop vieux pour être utiles, ou les égorgent eux mêmes, & foulent ainsi aux pieds les Droits les plus sacrés de la Reconnissance & de l'Humanité. L'Ignorance avilit l'Ame, & elle est l'enfance & l'imbécilité de la Raison.

Ignorance! fléau terrible du Genre-Humain, pourquoi faut il que de Beaux Génies t'adressent leurs vœux & leurs hommages, à toi dont l'Autel est environé de ténèbres *, d'inocentes victimes & de vains Fantomes, & dont le Trône est souillé, arrosé de sang, & fondé sur des ruines ? A toi, qui forges des Divinités malfaisantes pour autoriser

(*) Ce qui a embrouillé cette dispute, c'est qu'on n'a pas eu soin de distinguer avec assez de précision les Sciences qui influent sur les Mœurs, de celles qui n'y influent point. La Médecine & la Géométrie ne font ni bien ni mal. L'Eloquence & la Poésie font du bien & du mal, selon l'usage qu'on en fait. La Morale, l'Histoire & la Politique, bien dirigées, fournissent d'excellentes Règles pour les Mœurs.

rifer tes crimes! à toi, qui enfantes la superstition, & qui n'as pour Adorateurs & pour Esclaves que les Enemis de la Lumière & de la Vérité! Tu traines à ton Char les riches dépouilles d'*Athènes* & de *Rome*; sous le masque de l'Innocence & de la Simplicité tu fais la Guerre à la Vertu & aux Beaux-Arts, & il ne tient pas à toi de nous replonger dans cet obscur Cahos, dont une Main divine a tiré les Mortels, pour les conduire dans l'aimable Empire de l'Ordre & de la Vérité.

Ne croiés pas, *Monsieur*, que ce soit le desir de critiquer vôtre Oracle, qui m'a mis la Plume à la main; j'estime, je le répète, son génie & ses productions; mais je crois qu'on peut blamer ses Opinions, en louant son esprit & ses intentions. (*) Il est certain, que rien n'est moins raisonnable & plus chimérique que cette égalité absolue qu'il veut établir. La distinction des Rangs & celle des Conditions est fondée

(*) Come Mr. ROUSSEAU assure qu'il n'a point ataqué les Sciences, mais seulement l'abus qu'on en a fait, ou qu'on en peut faire, il en est de même ici; on rend justice à ses Connoissances & à ses Talens, mais on prend la liberté de blamer les abus qu'il en a fait quelquefois, & les Sophismes qu'il se permet rendent suspects ses meilleurs Raisonnemens.

fondée sur la justice, sur la reconnoissance & sur le bien & l'ordre de la Société; les considérations suivantes le prouvent. Il est juste que les grandes Actions, qui influent sur le Bonheur public, soient récompensées du Public par des Titres & des Dignités, qui en font le prix légitime, prix plus flatteur & plus délicat que l'Or & que l'Argent; mais ces Récompenses honorables doivent elles passer à la Postérité de ceux qui les ont méritées? Hé, pourquoi non? Il y a même de l'équité à reconnoitre, jusques dans les Neveux des Hommes illustres, les avantages qu'ils ont procuré à la Postérité, & à fixer, pour ainsi dire, le souvenir de leurs Bienfaits & de leurs Services, en le perpétuant par des distinctions, en faveur de leurs Descendans. C'est un motif de plus pour les porter à se rendre dignes de l'approbation publique. Les Homages qu'on leur rend excitent leur émulation; il est naturel qu'ils fassent leurs efforts pour ressembler à leurs modèles: Les grands Exemples produisent les grands Talens & les grandes Vertus, & la Société en profite.

D'ailleurs, ceux qui sont nés au-dessus des autres doivent chercher à mériter eux-mêmes les prérogatives dont ils jouissent:

On

On prend, par habitude, l'esprit de son état, quand on y a été élevé, on en fuce les usages, les maximes & les mœurs; & l'on se fait un plaisir d'en pratiquer les devoirs.

Si de Simples Statuës, des Portraits, sont capables d'inspirer des sentimens nobles & généreux, à ceux qui les contemplent, que ne feront point des exemples vivans, lorsqu'on se représente, un Père, un Aïeul, qui se sont rendus célèbres, par des actions immortelles.

Il me semble que si j'avois eu le bonheur d'être Fils de SOLON, de SOCRATE, de CICERON, de SULLI ou de COLBERT, j'aurois regardé le Nòm que je porte come un avertissement continuel & une leçon toujours présente de ne pas me dégrader par des Vices honteux ou une grossière ignorance, qui en m'avilissant moi même, pourroient flétrir la gloire de mes Ancêtres, qui seroient en droit de me reprocher l'injure que je ferois à leur mémoire.

Ce qui m'étone, c'est que la préférence qu'ôte Mr. R. aux Talens, aux Connoissances & aux Beaux-Arts, il paroît l'accorder à l'Ignorance & à la Férocité des Peuples sauvages. Un Home aussi éclairé & aussi judicieux que lui, seroit il, ainsi que

quelques Persones ; la Dupe des Préjugés , & s'imagineroit il, que l'étude des règles de la Grammaire , qui rend le langage plus net & plus pur ; que celle de la Logique , qui rend le raisonnement plus exact ; que celle de l'Eloquence , qui donne aux Discours plus de grace , de force & d'énergie , n'est qu'une futilité & l'amusement des Gens oisifs ? Etudier la Nature , suivre sa marche , développer ses mystères , approfondir & pénétrer ses Secrets , est-ce un travail frivole ? Débrouiller le cahos des Loix ; leur servir d'Interprète , n'est-ce pas porter la Lumière dans les ténèbres , & être , en quelque sorte , le Législateur du Genre-Humain ? Je demande à présent à Mr. R. ce Citoyen si zélé , s'il avoit à défendre les droits de la Liberté , s'il ne confieroit pas ce Dépot précieux à un habile Jurisconsulte , à un LAMOIGNON , à un PATRU , préférablement à un Laboureur ou à un Forgeron ? Je n'ai pas voulu parler de l'étude de la Poésie , quoiqu'elle ait valu à Mr. R. une grande réputation , qu'elle ait l'art d'orner des matières sèches & obscures & qu'elle couvre de grandes Vérités , sous le charme de l'Harmonie ; (*)

mais

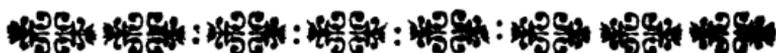
(*) Je ne fais comment on peut regarder aujourd'hui

Jun 1758.

661

mais il en dit tant de mal que , malgré tout son mérite , je n'ai pas osé en dire du bien.

GENEVE.



M O R C E A U X

Choisis de l'ENCYCLOPE'DIE.

GALERIE, (*Peinture.*) Terme d'Architecture , que la Peinture a emprunté pour exprimer une suite de compositions , dont les Galeries sont quelquesfois ornées : C'est dans ce sens que l'on appelle les Tableaux , dans lesquels RUBENS a représenté l'Histoire de MARIE DE MEDICIS , la Galerie de RUBENS , ou la Galerie du *Luxembourg.*

Si quelque chose peut rendre sensible les ressemblances si bien établies entre la Poésie & la Peinture , c'est sans doute les

X x 3 rapports

jourd'hui un Poète comé-incapable de remplir les Fonctions les plus importantes de la Société , dans le tems que nous voions Mr. l'Abbé de BERNIS , qui a fait de si beaux Vers , à la tête du Ministère en France , & qu'un grand Roi ne dédaigne pas de joindre les Lauriers d'APOLLON à ceux de MARS.

rapports qu'ont entr'eux les diférens genres de Productions de ces deux Arts. Je dirai au mot *Genre* , les reffemblances principales qu'on peut admettre dans les Ouvrages de Peinture & dans ceux de Poëfie. Je vais en emprunter un feul trait , qui me paroît convenir particulièrement à cet Article.

Les Compositions , dont la Poëfie fe fait le plus d'honneur , font les Poèmes composés de plufieurs parties , qui fufceptibles d'une beauté particulière , exigent que cette beauté ait une juftte convenance avec l'Ouvrage entier , & une liaifon combinée avec les parties qui précèdent ou qui fuivent. Dans la Peinture , un feul Tableau , quelque grand qu'en foit le fujet , ne femble pas répondre parfaitement à cette idée ; mais un Affemblage de Tableaux , qui , indépendamment des convenances particulières , auxquelles ils font aftreints , auroient entr'eux des rapports d'action & d'intèrèt , qui les lieroient les uns aux autres , feroit une image fenfible des Poèmes , dont je viens de parler. Une Galerie , décorée par un célèbre Artifte , dans laquelle les momens diférens d'une Hiftoire font partagés avec l'intelligence néceffaire , pour les rendre dépendans les uns des autres , eft à la Peinture ce qu'eft à la Poëfie un Poème excellent ,

excellent , où tout marche & se suit.
 DESPRE'AUX, ce Législateur des Poètes,
 ajoute , qu'une Composition de cette espèce

N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit ;
 Il veut du tems , des soins

Il veut plus que tout cela un véritable Génie.
 Quelle machine en éfet , à concevoir , à
 dilposer , à créer , à animer enfin ! C'est à
 des Ouvrages de cette espèce qu'on reco-
 noit le caractère de Divinité , par lequel ce
 qu'on appelle Génie a mérité dans tous les
 âges & méritera toujourns l'Homage des Ho-
 mes. Il est un point de perfection , où
 les Arts sont tellement au-dessus du mécha-
 nisme qui leur est propre , que leurs pro-
 ductions ne paroissent plus être que du
 ressort de l'ame. Mais pour revenir à
 l'Art de la Peinture , je crois que les Ou-
 vrages de l'espèce qu'on nomme Galerie ,
 ainsi que les Plafonds , sont les moïens les
 plus propres à entretenir & étendre ses pro-
 grès. A la vérité , les occasions d'entrepren-
 dre ces Poemes pittoresques sont encore ra-
 res ; mais il ne faut , pour les rendre plus
 comuns , qu'un simple desir du Souverain ,
 & quelques exemples. Les Arts plus goûtés
 & plus connus ont déjà fait naitre une
 X x 4 espèce

espèce de Luxe, qui est prêt à l'emporter sur l'étalage de ces superfluités, qui n'ont d'autre mérite que de venir de fort loin. Il arrivera peut être, que non seulement les Princes, mais des Particuliers, pour satisfaire leur penchant pour la somptuosité, donneront à des Artistes distingués l'occasion d'entreprendre des Poèmes pittoresques de différens genres, dans lesquels le génie de la Peinture prenant un libre essor, étendra les limites de l'Art & les portera aussi loin qu'il pourra lui même s'élever. Eh ! pourquoi dirigeant à un but honête & même utile, ces éfets de la prodigalité, ne consacrerait on pas ces compositions à la louange & à l'encouragement des Vertus ? Si les Descendans de ces Maisons illustres, auxquels leurs Chefs ont transmis une juste gloire, peuvent faire représenter dans les Galeries de leurs Palais les Actions de ceux de leurs Aieux, dont ils tiennent une distinction plus flatteuse que celle qui ne provient que de celle d'une datte éloignée, les particuliers moins illustres, en faisant retracer dans leurs Maisons des actions moins éclatantes, pourroient rapeller les traits non moins honorables de la Vie de leurs Péres, de leurs Ami, ou de leurs Bienfaiteurs. Serions nous moins sensibles

bles à voir en action , la Générosité, la Justice, l'Atendrissement vertueux , que la majesté, la gloire, la vengeance ; & ces Inscriptions simples qu'on liroit au bas d'un Tableau , *le ressentiment étouffé ou l'amitié éprouvée* ne parleroient elles pas autant au Cœur & à l'Esprit, dans leur genre , que celles dans lesquelles on anonce des Enemis vaincus & des Places assiégées ? Il seroit donc très possible de lier ensemble les compositions des Tableaux , qui ornent un simple Cabinet, come on voit unis & dépendans les uns des autres, ceux qui décorent les Galeries des Bois ; & des Evénemens particuliers intèressans ou agréables produiroient un plaisir vif à ceux qui conoistroient particulièrement ceux qui en seroient les Acteurs, & un intérêt assez grand aux personnes indifférentes , à l'aide d'une courte Inscription.

Il seroit aisé d'apuiier cette idée de raisonnemens & de preuves ; mais les raisonnemens & les preuves influent peu sur les usages, que souvent le simple hazard produit dans un tems , tandis que dans un autre , des Volumes de Differtations ne pourroient les faire adopter. L'usage des Galeries est encore d'y rassembler des Tableaux de diférens Artistes anciens & mo-

dernes : Ces collections louables en elles mêmes, par ce qu'elles contribuent à la conservation des Chefs d'œuvres des Arts, demanderoient sans doute une intelligence quelquefois rare dans ceux qui les forment, pour que chaque composition fut dans la place la plus favorable aux beautés qui font son mérite. Il en est des Tableaux come des Homes, ils se font valoir ou se détruisent par les diverses oppositions de leurs caractères. Un Coloriste vigoureux est un Voisin redoutable pour un Dessinateur fin & correct, qui n'a pas assez entendu la magie de la couleur. Un Home, dont l'Esprit est plein d'images & la conversation brillante, n'obscurcit il pas celui dont la Raison moins colorée, pour ainsi dire, se montre sous des formes justes, mais avec moins d'éclat.

(Article de Mr. WATELET.)

GRAND, GRANDEUR. C'est un des mots les plus fréquemment employés dans le Sens *Moral*, & avec le moins de circonspection. Grand Home, Grand Génie, Grand Esprit, Grand Capitaine, Grand Philosophe, Grand Orateur, Grand Poete. On entend par cette expression quiconque dans son Art passe de loin les bornes ordinaires;

naires ; mais come il est difficile de poser ces bornes , on done souvent le nom de Grand au médiocre.

On se trompe moins dans les significations de ce terme au *Phisique*. On fait ce que c'est qu'un Grand Orage , un Grand Malheur , une Grande Maladie , de Grands Biens , une Grande Misère.

Quelquefois le terme Gros est mis au Phisique pour Grand ; mais jamais au Moral : On dit de Gros Biens , pour Grandes Richesses ; une Grosse Pluie ; mais non pas Gros Capitaine pour Grand Capitaine ; Gros Ministre pour Grand Ministre. Grand Financier signifie un Home très intelligent dans les Finances de l'Etat ; Gros Financier, ne veut dire qu'un Home enrichi dans la Finance.

Le Grand Home est plus difficile à définir que le Grand Artiste. Dans un Art , dans une Profession , celui qui a passé de loin ses Rivaux , ou qui a la réputation de les avoir surpassé , est apellé Grand dans son Art , & semble n'avoir eû besoin que d'un seul mérite. Mais le Grand Home doit réunir des mérites diférens. GONSALVE, surnommé le Grand Capitaine , qui disoit que la toile d'honneur doit être grossièrement tissue , n'a jamais été apellé Grand Home. Il est plus
aisé

aisé de nommer ceux à qui l'on doit refuser l'épithète de Grand Home, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il semble que cette dénomination suppose quelques grandes Vertus. Tout le monde convient que CROMWEL étoit le Général le plus intrépide de son Temps; le plus profond Politique; le plus capable de conduire un Parti, un Parlement, une Armée: Nul Ecrivain cependant ne lui donne le titre de Grand Home, parce qu'avec de grandes Qualités il n'eut aucune grande Vertu.

Il paroît que ce Titre n'est le partage que du petit nombre d'Homes, dont les Vertus, les Travaux & les Succès ont éclaté. Les Succès sont nécessaires, parce qu'on suppose qu'un Home toujours malheureux l'a été par sa faute.

GRAND, tout court, exprime seulement une Dignité. C'est en *Espagne* un Nom appellatif honorifique, distinctif, que le Roi donne aux Persones qu'il veut honorer. Les Grands se couvrent devant le Roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres.

CHARLES QUINT confirma à 16. principaux Seigneurs les Privilèges de la Grandesse;

deffe; cet Empereur, Roi d'*Espagne*, acorda les mêmes honeurs à beaucoup d'autres. Ses Successeurs en ont toujours augmenté le nombre; les Grands d'*Espagne* ont longtems prétendu être traités come les Electeurs & les Princes d'*Italie*. Ils ont à la Cour de *France* les mêmes honeurs que les Pairs.

Le Titre de Grand a toujours été donné en *France* à plusieurs premiers Officiers de la Courone, come Grand Sénéchal, Grand Maître, Grand Chambellan, Grand Ecuier, Grand Echanfon, Grand Pannetier, Grand Veneur, Grand Louvetier, Grand Fauconier. On leur dona ce Titre par prééminence, pour les distinguer de ceux qui feroient sous eux. On ne le dona ni au Connétable, ni au Chancelier, ni aux Maréchaux, quoique le Connétable fut le premier des Grands Officiers, le Chancelier le fecond Officier de l'Etat, & le Maréchal le fecond Officier de l'Armée. La raifon en est, qu'ils n'avoient point de Vice-Gérens, de Sous Connetables, de Sous-Maréchaux, de Sous-Chanceliers, mais des Officiers d'une autre Dénomination qui exécutoient leurs ordres; au-lieu qu'il y avoit des Maîtres d'Hôtel sous le Grand-Maître; des Chambellans sous le Grand-

Grand - Chambellans ; des Ecuïers sous le Grand-Ecuïer , &c.

GRAND , qui signifie Grand Seigneur , a une signification plus étendue & plus incertaine. Nous donons ce Titre au Sultan des *Turcs* , qui prend celui de *Padisha* , auquel Grand Seigneur ne répond point. On dit un Grand , en parlant d'un Home d'une naissance distinguée , revêtu de dignités ; mais il n'y a que les Petits qui le disent. Un Home de quelque naissance , où un peu illustre , ne donne ce nom à personne. Come on apelle communément Grand Seigneur , celui qui a de la Naissance , des Dignités & des Richesses , la Pauvreté semble ôter ce Titre. On dit un pauvre Gentilhome , & non pas un pauvre Grand Seigneur.

Grand est autre que Puissant ; on peut être l'un & l'autre. Mais le Puissant désigne une Place importante. Le Grand annonce plus d'extérieur & moins de réalité. Le Puissant comande : Le Grand a des honneurs.

On a de la Grandeur dans l'Esprit , dans les Sentimens , dans les Manières , dans la Conduite. Cette expression n'est point employée pour les Homes d'un rang médiocre , mais pour ceux qui par leur état
font

font obligés à montrer de l'élevation. Il est bien vrai que l'Home le plus obscur peut avoir plus de grandeur d'Ame qu'un Monarque ; mais l'usage ne permet pas qu'on dise ce Marchand , ce Fermier , s'est conduit avec Grandeur ; à moins que dans une circonstance singulière & par opposition on ne dise , par exemple , le fameux Négoçant qui reçut CHARLES QUINT dans sa maison , & qui allumat un fagot de Canelle , avec une Obligation de cinquante mille Ducats , qu'il avoit de ce Prince , montra plus de grandeur d'Ame que l'Empereur.

On donoit autrefois le Titre de Grandeur aux Homes constitués en Dignités ; les Curés , en écrivant aux Evêques , les appellent encore Vôte Grandeur. Ces Titres que la Bassesse prodigue & que la Vanité reçoit , ne sont plus guère en usage.

La Hauteur est souvent prise pour de la Grandeur. Qui étale de la Grandeur , montre la Vanité. On s'est épuisé à écrire sur la Grandeur selon ce mot de MONTAGNE ; *Nous ne pouvons y atteindre , venons nous par en medire. (*)*

LES

(*) Jusques ici cet Article est de Mr. de VOLTAIRE ; ce qui suit est de Mr. MARMONTEL.

LES GRANDS. On nomme ainsi en général ceux qui occupent les premières places dans l'Etat, dans le Gouvernement, soit auprès du Prince.

On peut considérer les Grands, ou par rapport aux Mœurs de la Société, ou par rapport à la Constitution politique : Nous prenons ici les Grands en qualité d'Hommes publics.

Dans la Démocratie pure il n'y a de Grands que les Magistrats, ou plutôt il n'y a de Grand que le Peuple. Les Magistrats ne sont Grands que par le Peuple & pour le Peuple ; c'est son Pouvoir, sa Dignité, sa Majesté, qu'il leur confie : De-là vient que dans les Républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une Autorité personnelle. Les Généraux d'Armées n'étoient Grands qu'à la tête des Armées ; leur Autorité étoit celle de la Discipline ; ils la déposoient en même tems que le Soldat quittoit les Armes, & la Paix les rendoit égaux. Il est de l'essence de la Démocratie que les Grandeurs soient électives, & que personne n'en soit exclu par état. Dès qu'une seule Classe de Citoyens est condamnée à servir sans espoir de commander, le Gouvernement est Aristocratique.

La moins mauvaise Aristocratie est celle où l'Autorité des Grands se fait le moins sentir ; la plus vicieuse est celle où les Grands sont Despotes , & les Peuples Esclaves. Si les Nobles sont des Tirans , le mal est sans remède : Un Sénat ne meurt point. Si l'Aristocratie est militaire , l'Autorité des Grands tend à se réunir dans un seul ; le Gouvernement touche à la Monarchie ou au Despotisme. Si l'Aristocratie n'a que le Bouclier des Loix , il faut pour subsister , qu'elle soit le plus juste & le plus modéré de tous les Gouvernemens ; le Peuple , pour supporter l'Autorité exclusive des Grands , doit être heureux come à *Venise* , ou stupide come en *Pologne*. De quelle sagesse , de quelle modestie la Noblesse *Vénitienne* n'a-t-elle pas besoin pour ménager l'obéissance du Peuple ? De quels moyens n'use-t-elle pas pour le consoler de l'inégalité ! Les Courtisanes & le Carnaval de *Venise* sont d'Institution politique. Par l'un de ces moyens , les Richesses des Grands refluent sans faste & sans éclat vers le Peuple : Par l'autre , le Peuple se trouve six mois de l'Année au pair des Grands , & oublié avec eux sous le masque de la dépendance & leur domination.

La République *Romaine* avoit chéri l'Autorité des Rois ; elle ne put souffrir l'Autorité des Grands. L'Esprit Républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le Peuple voulut bien s'exclure des premières Places, mais il ne voulut pas en être exclu ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'est qu'il eût la sagesse & la vertu de s'en abstenir.

En un mot, la République n'est unie que dans le cas du Droit universel aux premières Dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & divise les Citoïens.

Le danger de la Liberté n'est donc pas que le Peuple prétende élire, entre les Citoïens sans exception, ses Magistrats & ses Juges, mais qu'il les méconnoisse après les avoir élus ; c'est ainsi que les *Romains* ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans les Gouvernemens républicains, les Grands revêtus de l'Autorité, l'exercent dans toute sa force. Dans le Gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois & ne la possèdent jamais ; c'est par eux qu'elle passe ; ce n'est point en eux qu'elle réside ; ils en sont come les Canaux, mais le Prince en ouvre & ferme la Source, la divise en ruisseaux,

ruisseaux , en mesure le volume , en observe & dirige le cours.

Les Grands , comblés d'honneurs & dénués de force , représentent le Monarque auprès du Peuple , & le Peuple auprès du Monarque. Si le Principe du Gouvernement est corrompu dans les Grands , il faudra bien de la vertu & dans le Prince & dans le Peuple , pour maintenir dans un juste équilibre l'Autorité protectrice de l'un , & la liberté légitime de l'autre ; mais si cet Ordre est composé de fideles Sujets & de bons Patriotes , il fera le point d'appui des forces de l'Etat , le lien de l'obéissance & de l'autorité.

Il est de l'essence du Gouvernement Monarchique come du Républicain , que l'Etat ne soit qu'un ; que les Parties dont il est composé forment un tout solide & compacte. Cette Machine vaste , toute simple qu'elle est , ne sauroit subsister que par une exacte combinaison de ses pièces , & si les mouvemens sont interrompus ou oposés , le Principe même de l'activité devient celui de la destruction.

Or la position des Grands dans un Etat monarchique sert merveilleusement à établir & à conserver cette communication , cette harmonie , cet ensemble , d'où resulte la

continuité régulière du Gouvernement général.

Il n'en est pas ainsi des Gouvernemens mixtes, où l'Autorité est partagée & balancée entre le Prince & la Nation. Si le Prince dispense les graces, les Grands feront les Mercenaires du Prince, & les Corrupteurs de l'État: Au nombre des Subsidés imposés sur le Peuple sera compris tacitement l'achat annuel des suffrages, c'est à dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du Peuple; le Prince aura le Tarif des Voix, & l'on calculera en son Conseil combien telle & telle Vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un État monarchique bien constitué, où la plénitude de l'Autorité réside dans un seul, sans jalousie & sans partage, où par conséquent toute la puissance du Souverain est dans la richesse, le bonheur & la fidélité de ses Sujets, le Prince n'a aucune raison de surprendre le Peuple, le Peuple n'a aucune raison de se défier du Prince; les Grands ne peuvent servir ni trahir l'un sans l'autre; ce seroit en eux une fureur absurde que de porter le Prince à la Tyrannie, ou le Peuple à la Révolte. Premiers Sujets, premiers Citoyens, ils sont Esclaves, si l'État devient Despotique; ils

retom-

retombent dans la foule , si l'Etat devient républicain : Ils tiennent donc au Prince par leur supériorité sur le Peuple ; ils tiennent au Peuple , par leur dépendence du Prince , & par tout ce qui leur est comun avec le Peuple , Liberté , Propriété , Sûreté , &c. Aussi les Grands sont atachés à la Constitution Monarchique par intérêt & par devoir , deux liens indissolubles , lorsqu'ils sont entrelacés.

Cependant l'Ambition des Grands semble devoir tendre à l'Aristocratie ; mais quand le Peuple s'y laisseroit conduire , la simple Noblesse s'y oposeroit , à moins qu'elle ne fut admise au partage de l'Autorité ; condition qui doneroit aux Premiers de l'Etat vingt-mille égaux au lieu d'un Maître , & à laquelle par conséquent ils ne se résoudront jamais ; car l'Orgueil de dominer , qui fait seul les Révolutions , souffre bien moins impatiemment la supériorité d'un seul , que l'égalité d'un grand nombre.

Le désordre le plus éfroiable de la Monarchie , c'est que les Grands parviennent à usurper l'Autorité qui leur est confiée , & qu'ils tournent contre le Prince & contre l'Etat lui-même , les forces de l'Etat déchiré par les Factions. Telle étoit la situation de la France , lorsque le Cardinal de RICHE-

LIEU ; ce Génie hardi & vaste , ramena les Grands sous l'obéissance du Prince , & les Peuples sous la protection de la Loi. On lui reproche d'avoir été trop loin ; mais peut être n'avoit-il pas d'autres moïens d'affermir la Monarchie , de rétablir dans sa direction naturelle ce grand Arbre courbé par l'orage , que de le plier dans le sens opposé.

La France formoit autrefois un Gouvernement fédératif très mal combiné , & sans cesse en guerre avec lui même. Depuis LOUIS XI, tous ces Co-Etats avoient été réunis en un ; mais les Grands Vassaux conservoient encore dans leurs Domaines l'autorité qu'ils avoient eue sous leurs premiers Souverains , & les Gouverneurs , qui avoient pris la place de ces Souverains , s'en attribuoient la puissance. Ces deux partis oposoient à l'Autorité du Monarque des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moïen le plus doux , & par conséquent le plus sage , étoit d'atirer à la Cour ceux qui dans l'éloignement & au milieu des Peuples acoûtumés à leur obéir , s'étoient rendus si redoutables. Le Prince fit briller les distinctions & les graces ; les Grands acoururent en foule ; les Gouverneurs furent captivés , leur Autorité personnelle s'évanouït en

en leur absence; leurs Gouvernemens héréditaires devinrent *amovibles*, & l'on s'assura de leurs Successeurs; les Seigneurs oublièrent leurs Vassaux, ils en furent oubliés, leurs Domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement, & il ne resta plus du Gouvernement féodal que, des Blasons & des ruines.

Ainsi la qualité de Grand de la Cour n'est plus qu'une foible image de la qualité de Grand du Roïaume. Quelques uns doivent cette distinction à leur naissance. La plûpart ne la doivent qu'à la volonté du Souverain; car la volonté du Souverain fait les Grands, come elle fait les Nobles, & rend la Grandeur ou personnelle, ou héréditaire, pour doner au Titre de Grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la Grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur Naissance, & les Ducs & Pairs de la volonté de nos Rois. Les premières Places de l'État s'appellent Dignités dans l'Eglise & dans la Robe; Grades dans l'Epée; Places dans le Ministère; Charges dans la Maison roiale; mais le Titre de *Grand*, dans son étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du Roïaume,

Cette réduction du Gouvernement féodal à une Grandeur, qui n'en est plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'Etat; mais à quelque prix qu'on achète l'unité du pouvoir & de l'obéissance, l'avantage de n'être plus en but au caprice aveugle & tyrannique de l'Autorité fiduciaire, le bonheur de vivre sous la Tutelle inviolable des Rois, toujours prêts à s'armer contre les Usurpateurs, les Vexations & les Violences; il est certain que de tels Biens ne seront jamais trop payés.

Dans la Constitution présente des choses, il nous semble donc que les Grands sont dans la Monarchie Française ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les Monarchies de l'Univers; la Nation les respecte sans les craindre; le Souverain se les attache sans les enchaîner, & les contient sans les abatre; pour le bien leur Crédit est immense; ils n'en ont aucun pour le mal, & leurs prérogatives mêmes sont de nouveaux garans pour l'Etat du zèle & du dévouement dont elles sont les récompenses.

Dans le Gouvernement despotique, tel qu'il est souffert en *Asie*, les Grands sont les Esclaves du Tiran, & les Tirans des Esclaves: Ils tremblent & ils sont trembler,

bler; aussi barbares dans leur Domination, que lache dans leur dépendance, ils achètent par leur servitude auprès du Maître leur Autorité sur les Sujets, également prêts à vendre l'Etat au Prince, & le Prince à l'Etat; Chefs du Peuple, dès qu'il se révolte, & ses Opresses tant qu'il est soumis.

Si le Prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus: Aussi veillent ils nuit & jour à la Barrière qu'ils ont élevée entre le Trône & la Vérité; ils ne cessent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser: Ils lui crient, votre Peuple est heureux, au moment qu'ils expriment les dernières goûtes de sa Sueur & de son Sang; & si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer en l'oprimant, combien d'instants encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les Etats, où de pareils Monstres gouvernent, les Loix n'y ont point de Tribunaux, la Foiblesse n'y a point de Refuge: Le Prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique, & tant que l'oppression lui est inconüe, les Opresses sont impunis.

Telle est la Constitution de ce Gouvernement déplorable , que non seulement le Souverain , mais chacun des Grands , dans la partie qui lui est confiée , tient la place de la Loi. Il faut donc , pour que la Justice y règne , que non seulement un Homme , mais une multitude d'Hommes soient infailibles , exemts d'erreurs & de passion , détachés d'eux mêmes , accessibles à tous , égaux pour tous , come la Loi ; c'est-à-dire , qu'il faut que les Grands d'un Etat despotique soient des Dieux. Aussi n'y a-t il que la Théocratie qui ait le droit d'être despotique , & c'est le comble de l'aveuglement dans les Hommes , que d'y prétendre ou d'y consentir.





E S S A I

Sur cette Question de Droit Naturel : *A
quelles marques peut on conoitre que l'Home
est né pour la Société & quels sont les
avantages qu'il en retire ?*

Talis ille Vir fuit , ut non uni Familiæ sed uni-
versæ Civitati commendatus esse debeat.

C I C E R.

TOut prouve que l'Home est né pour la
Société ; les facultés de son Corps &
celles de son Esprit le manifestent égale-
ment. Dieu lui a donné l'Intelligence & des
Talens qui se dévelopent , s'étendent &
se perfectionent par le Commerce qu'il a avec
ses semblables , qui lui comuniquent , à
leur tour , leurs lumières & leurs obser-
vations. Dieu lui a encore donné des Sens
& des Organes , qui peuvent servir , non
seulement à son bonheur , mais à celui de
la Société. De quel usage nous seroit l'O-
reille , si elle n'étoit le Canal qui fait pas-
ser jusqu'à nôtre Ame les desirs & les co-
noissances des autres Homes ? N'auroit-elle
été

été-faite que pour entendre le chant des Oiseaux, ou le soufle impétueux des Vents? Une Organisation si fine & si délicate n'auroit-elle pour objet que des sons aigus, ou une harmonie, qui, quelque agréable qu'elle soit d'abord, devient à la fin ennuyeuse, par sa monotonie? Et que dirons nous de la Voix & de la Parole, qui se modifient, se varient en tant de manières, & qui suposent nécessairement quelqu'un qui écoute nos discours & qui entendent le sens que nous voulons y atacher? Par la Parole nous comuniquons aux autres nos sentimens & nos desirs les plus secrets; nous faisons passer, en quelque sorte, jusques dans leurs Ames nos propres pensées: Nous formons avec eux des Traités; nous leur demandons les secours qui nous sont nécessaires; nous versons dans leur sein nos soupirs & nos gémissemens, pour en recevoir des Consolations: Nous partageons avec les autres Hommes nos plaisirs aussi bien que nos disgraces: Nôtre joie semble redoubler en la comuniquant.

La Parole ne se borne pas à entretenir commerce avec les autres Hommes, nôtre Voix perce, en quelque manière, les Cieux, & va porter nos vœux & nos prières jus-

qu'au

qu'au Trône de l'Être suprême. Par elle nous joignons nos loüanges & nos supplications à celles des Fidèles ; nous manifestons par le culte public nôtre zèle & nôtre adoration.

L'Écriture , qui est l'image de la Parole , & qui peint aux yeux nos pensées , est encore un Don du Créateur , Présent d'autant plus précieux , qu'en donant en quelque sorte du corps à nos idées , ils les perpétue & les transmet à la Postérité que nous instruisons encore après nôtre mort. Par l'Écriture , malgré l'absence & l'éloignement, nous pouvons communiquer à nos Amis & à nos Parens nos desseins & nos desirs ; nous pouvons leur donner des Conseils ou en recevoir.

C'est dans le sein de la Société que nous puisons les Connoissances & les Observations, qui dévelopent & perfectionent nos Talens & nos Lumières. L'Homme ne va pas bien loin, lorsqu'il n'est aidé que de sa propre expérience : L'Étude & la Méditation le fatiguent & l'égarer quelquefois : Capable de sentir & de conoitre , il a besoin de Guide pour le conduire dans les Sentiers de la Vérité ; il a besoin d'être animé par l'Émulation & soutenu par les Préceptes & par l'Exemple. Dans la Société, les lumières
des

des autres l'éclairent , leurs progrès l'aiguillonnent , leurs Leçons le redressent & l'instruisent. Supposons l'Homme dans une Solitude entière & parfaite , il n'aura point de modèles devant les yeux , qui lui fassent sentir les divers degrés du bon & du beau , & qui l'excitent à les imiter ; n'étant plus soutenu par le desir de l'approbation & des louanges , il tombera dans la langueur & dans l'ennui : Dans la Solitude on manque de je ne sai combien de choses auxquelles l'Industrie & les Talens ne peuvent suppléer. Le meilleur Génie s'apésantit & se rouille , faute de secours & d'aiguillon. Placés NEWTON ou FONTENELLE dans un Désert inhabité , on peut gager que l'un , malgré son goût pour la Méditation , n'auroit pas été si loin dans la carrière des Découvertes , & que l'autre n'auroit pas écrit avec autant de feu , d'esprit & de délicatesse.

Ce qui prouve encore que l'Homme est né pour la Société , c'est le penchant qu'il a pour elle , penchant qui est augmenté par les plaisirs qu'il en reçoit , & par les secours qu'il en retire. Qu'un Homme soit dans la plus belle Solitude , l'ennui le saisira , à moins qu'il ne trouve quelqu'un à qui il puisse dire qu'elle est belle ; ses besoins lui feront sentir toute l'étendue de sa faiblesse ,

bleſſe , & ne lui permettront pas de goûter les agrémens de ſon Hermitage. Les Fleurs perdront peu à peu leur éclat , & ſes oreilles ſe fermeront au chant des Oiſeaux. Tout lui deviendra pénible , dès qu'il n'aura perſone pour lui aider & le ſoulager. On n'eſt guères porté à arroſer ſon Parterre ou ſes Arbres , dès qu'on eſt alteré ſoi même. Mais que dans cette Solitude il voie arriver des Compagnons de ſa retraite , ſon Cœur ſ'épanouit & ſ'ouvre à la joie ; on lit ſur ſon viſage la ſatiſfaction qu'il goûte d'avance à voir & à entretenir ſes ſemblables. Il ſe plie à leurs mœurs , à leurs coutumes & à leur manière de penſer. La diverſité de leurs Talens établira parmi eux un commerce d'agrémens & de ſervices mutuels. L'opulence des Riches ſupléera à la diſette des Pauvres : Le comode ſe trouvera à la ſuite du néceſſaire : Les Arts ſeront cultivés , les Mœurs ſe poliront , le Goût ſe perfectionera ; ce Désert ſauvage deviendra inſenſiblement une République bien policée. De là vient peut être cette inclination que preſque tous les Homes ont pour leur Patrie, penchant qui ne laiſſe pas de ſe faire ſentir, malgré les incomodités de ſa ſituation.

On trouve dans SENEQUE un Paſſage, qui vient ici ſi à propos, que je ne ſaurois m'empê-

m'empêcher de le citer. Notre sûreté, dit-il, d'où dépend-elle, si ce n'est des services qu'on se rend réciproquement ? Il n'y a que ce comerce de bienfaits, qui rende la Vie comode, & qui nous mette en état de nous défendre contre les insultes & les invasions imprévües. Quel seroit le sort-du Genre-Humain, si chacun vivoit à part ? Autant d'Homes, autant de Victimes pour les autres Animaux ; un sang fort aisé à répandre ; en un mot, la foiblesse même. Mais les forces qui lui manquent, quand il est seul, il les trouve en s'unissant avec ses semblables. Celui qui étant seul ne pouvoit résister à personne ; celui qui trembloit au mouvement d'une Feuille, ne craint rien à l'abri de la Societé. Elle lui done l'Empire sur tous les autres Animaux. C'est la même union qui lui fournit des secours dans l'Enfance & dans la Vieillesse ; des remèdes dans les maladies ; du soulagement à ses douleurs & à ses chagrins. C'est la Societé qui le met, pour ainsi dire, en état de braver la Fortune. Otés la Sociabilité, vous détruisez le Genre-Humain, vous rendez les Homes durs & féroces. Vous anéantissez presque toutes les Vertus.

SENE'QUE n'a point exagéré les avantages qu'il attribue à la Societé ; il est vrai encore que le Genre-Humain ne sauroit
subsister

subsister fans elle : Les Passions lui feroient la Guerre, la Violence, la Force & l'Injustice le désoleroient ; mais pour rendre la Société sure & agréable, il faut en bannir l'Ambition, l'Avarice, la Licence & la Tirannie. Il faut y faire régner l'Ordre, la Modestie, la Bénéficence, la Compassion & l'Equité. Rien n'est plus contraire à l'Ordre & à la Justice, que d'usurper ce qui ne nous appartient point. Rien n'est plus oposé à la Modestie, que de détruire & de renverser l'égalité naturelle des Hommes, en nous élevant au-dessus d'eux, par la force & par la violence. Rien n'est plus contraire à la Bénéficence & à la Compassion, que de se livrer à la Colère ou à la Vengeance, & de faire des Malheureux.

La Société n'ayant été établie de Dieu que pour la félicité comune, c'est détruire sa destination, que de la faire servir au bonheur d'un seul : Ainsi tout Souverain, qui s'aproprie le bien de ses Sujets, par des vexations & des injustices, s'opose au dessein de Dieu & renverse les fondemens de la Société. Un Prince ne peut avoir, dit un célèbre Jurisconsulte, un Domaine absolu sur les Biens de ses Sujets ; les Voïages, l'Histoire & l'Expérience aprennent que les Pais, où le Souverain l'a usurpé, dévien-

nent tous les jours plus déserts , plus pauvres & plus barbares , quelques beaux , quelques fertiles qu'ils soient. Une telle usurpation anéantit le comerce , le travail & l'industrie. La propriété des Particuliers est antérieure à l'établissement des Etats ; il n'y a point d'apparence que les Homes se soient jamais dépouillés d'un droit si juste & si légitime. (*) Au contraire , c'est pour s'assurer la possession paisible de leurs Biens , qu'ils ont établi parmi eux le Gouvernement & la Souveraineté.

Mais il est permis au Souverain d'établir des Impôts pour les besoins de l'Etat , pourvû qu'ils soient destinés uniquement à cet usage , & non à satisfaire le Luxe , l'Avarice ou l'Ambition du Prince. Ils doivent être proportionés à la nature des dépenses , que le Magistrat ou le Souverain est obligé de faire , & à la fortune des Particuliers. On doit d'ailleurs les lever avec beaucoup de douceur & d'équité , & n'imposer

(*) Un Poète a exprimé cette Vérité dans ces Vers :

*Peut on s'imaginer qu'un Peuple libre & sage
Veuille forger ses fers & vivre en esclavage ,
Et qu'imposant le joug à sa Postérité ,
Il cède à des Tirans ses Biens , sa Liberté.
L'Home est il à ce point ennemi de lui même ?*

poser des Taxes que dans une grande nécessité. L'Empereur MARC ANTONIN aiant épuisé toutes les Finances dans la Guerre contre les *Marcomons*, & ne pouvant se résoudre à charger le Peuple de nouveaux Impôts, fit vendre dans la Place publique sa Vaisselle d'Or, ses Vases de Cristal & de Porcelaine, un grand nombre de Pierreries précieuses, & jusqu'à des Habits d'or & de soie, de sa Femme & de lui.

ST. LOUIS recomanda en mourant à son Fils de ne point lever de nouveaux Impôts, qui, à moins que d'être absolument nécessaires, sont de la fausse Monnoie pour le Souverain.

Les Loix & les Ordres du Prince doivent également concourir au bien du Peuple & à son bonheur. Il ne faut jamais oublier, que la Société n'a été établie que pour l'avantage de ceux qui la composent, & que le Père d'une Famille ne doit avoir pour but que la félicité de ses Enfans.

*Images des Dieux sur la Terre
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?*

Ainsi ce Roi de *Pegasus*, qui comanda à ses Sujets de ne plus labourer la Terre,

& de n'y semer aucunes Graines, enforte que le Peuple fut réduit par la famine à mourir de faim; ou à se manger les uns les autres, fut également cruel à l'égard de lui même, parce qu'un Prince s'appauvrit en réduisant ses Sujets à la misère, & à leur égard, en leur ôtant les moyens de subsister. Défricher de nouvelles Terres, c'est conquérir de nouveaux Pais, sans faire des Malheureux; cultiver les anciennes, c'est entrer dans les sages vûes de l'Être suprême, qui est le Maître comûn de tous les Homes, & qui a le droit de comander au plus grand des Potentats, ainsi qu'au plus petit de ses Sujets.

Pour mieux sentir quels sont les avantages de la Société, il n'y a qu'à considérer ce que seroient les Homes, éloignés les uns des autres, & sans aucun comerce ensemble; exposés à mille besoins & à mille erreurs, ils seroient également les victimes de leur foiblesse & de leur ignorance, les tristes jouets des Elemens, & la proie des Bêtes féroces. (*)

C'est

[*] On raporte qu'un jeune Home ne à *Charleroi*; & muet dès sa naissance, ayant appris & comencé à parler, dit qu'il n'avoit aucune idée de Dieu ni du Culte qu'on devoit lui rendre. Un autre

C'est sous un Gouvernement doux & équitable qu'on peut goûter tous les avantages de la Société; aussi rien n'est plus important que de le maintenir, lorsqu'on a le bonheur de le posséder. Le plus grand intérêt des Citoyens est de réprimer l'ambition des Grands, l'inquiétude & la licence du Peuple. S'il se rend le Maître, & qu'il veuille tout faire par lui même, il n'y a plus de Loix, plus d'Ordre ni de subordination. Un habile Jurisconsulte a remarqué que les factions, les cabales, les brigues dans les Elections rendent souvent le Gouvernement de la multitude aussi injuste, aussi violent, aussi arbitraire que celui des Monarques les plus despotiques. En abusant de son Pouvoir le Citoyen le perd, & pour aquérir une fausse liberté on risque de perdre la véritable.

Après avoir posé les fondemens de la Société & les avantages qu'on en retire, on me permettra d'examiner si quelques Principes d'un Auteur célèbre sur ce sujet, n'ont point de dangereuses conséquences; en voici quelques uns :

Z z 3

Tous

autre Garçon, nourri par les Ours & vivant avec eux, trouvé l'an 1694. dans les Forets de *Lithuanie*, ne donoit aucune marque de raison & ne formoit que des sons inarticulés; il ne se souvenoit point de l'état où il avoit été.

Tous les Etres vivans, dit-il, sont égaux par la Nature, & ont le droit aux mêmes biens; c'est par une convention libre, que les Hommes se sont obligés à ne se point dépouiller les uns les autres. La Justice n'est fondée que sur l'intérêt; le grand & l'unique mobile de nos actions est l'amour de soi même, & la Loi fondamentale de la Société est de faire son propre bien, avec le moindre mal d'autrui qui soit possible.

Sur un Principe si dangereux, mais dont l'Auteur n'a pas senti la conséquence funeste, on peut se permettre le vol, quand on peut le comettre secrètement & dans l'obscurité; c'est ainsi qu'on assure que le fameux SAURIN, qui se fit Catholique à Paris, pour échapper au Glaive de la Justice, qui le poursuivoit en Suisse, où il étoit accusé de divers larcins, ne se faisoit aucun scrupule de voler, s'imaginant que tous les Biens devoient être égaux, & que les Propriétaires n'étoient que des Usurpateurs: En dérobant ce qu'il pouvoit, il croioit rentrer dans les Droits de la Nature, puisque la Justice n'est fondée que sur l'intérêt & sur l'amour de soi même.

Ces Droits sont imprescriptibles, ajoute le même Auteur que nous venons de citer. Les Hommes ne les ont perdus que par foiblesse

blesse ou par lacheté, l'Equité armée de la force peut les reclamer, & faire son propre bien de celui d'autrui.

Continuons d'écouter sur ce sujet le célèbre Auteur de l'Inégalité des Conditions. Voici ses Paroles : *Qui a donné à cet Individu l'autorité qu'il exerce sur tant de millions d'Hommes ? Où est le titre de cette convention ? Il doit cependant exister, ou ce Droit seroit imaginaire. Comment ces malheureux Animaux que l'on atache au joug, ont ils oubliés que leur Liberté est imprescriptible, come celle des Lions. Aveugle & misérable Genre-Humain, tu te ventes d'être destiné à la Société, & tu n'ès né que pour l'Esclavage.*

Aussi nôtre Auteur déclame-t-il fortement contre la Société ; voici ce qu'il ajoute : *C'est la Société qui porte nécessairement les Hommes à s'entrehaïr. La Raison de chaque Particulier lui dicte des Maximes directement contraires à celles que la Raison publique prêche au Corps de la Société. Dans cet état des choses, les Hommes sont forcés de se caresser & de se détruire mutuellement ; ils naissent Enemis par devoir & fourbes par intérêt, &c.*

L'Orateur regrette ces tems fortunés, où les Mortels vivoient errans & isolés dans les Forets, sans Loix, sans Maîtres & sans Gouvernement. Persuadé que c'est le Ha-

zard, qui a réuni les Individus de l'espèce humaine, destinés à vivre sous des Tentés ou des Cabanes, pour marquer leur indépendance & leur liberté, il déplore avec feu la nécessité où ils sont de s'éloigner de cette institution primordiale, si conforme à la Nature de l'Homme.



R E M A R Q U E S

Sur une certaine Plante, qu'on appelle Génipi, dont on se sert dans les Pleurésies sur les Alpes.

L'Usage de cette Plante comence, depuis quelque tems, à s'introduire dans ce Pais ci. Elle vient si fort à la mode, que la plûpart de nos Ministres de la Campagne la gardent come une sainte Relique, come un spécifique infailible contre la Pleurésie. La réputation de cette Plante s'est répandue en si peu de tems, qu'il n'en a pas falu d'avantage pour en introduire l'usage, même dans cette Ville. Il y a quelque tems qu'on ne parloit que de cette Plante antipleurétique; on bruloit d'envie de la mettre à l'épreuve; on citoit plusieurs

Exemples

Exemples de Persones , qui s'étant servies de ce Remede , étoient heureusement échappées ; mais on n'avoit garde de parler de celles que cette Plante n'avoit pas garanties d'aller à l'autre Monde.

L'envie de faire des Essais étoit si grande, qu'on prenoit aveuglément toutes sortes de Maladies pour des Pleurésies. On employoit la *Génipi* sans distinction , avec la plus ferme assurance, qu'au moins il ne pouvoit faire aucun mal : On faisoit tous les efforts possibles, pour la mettre en réputation. C'est vouloir se tuer par force , pour mettre en vogue un Remède douteux & très incertain , tandis qu'on a des moyens beaucoup plus surs , & qui ne manquent jamais , quand ils sont sagement administrés. Après avoir bien examiné cette Plante, j'ai trouvé qu'elle n'étoit pas le véritable *Génipi* des Alpes.

Il faut donc premièrement conoitre la Plante & sa qualité ; secondement savoir le Cas , où il faut l'employer ; troisièmement coment & en quel tems , dans quelle circonstance il faut s'en servir.

Il y a plusieurs Plantes qu'on nomme *Génipi*. J'en distingue cinq espèces.

1°. *Mille Folium Alpinum odoratum tomentosum Nanum.* BOCC. vel

Achillea folus pinnatis lanugine obductis ,
Zz 5 floribus

floribus albis umbellatis. HALL. C'est là le véritable *Génipi*, qui est peu connu & est très rare. On le trouve près de la source du *Rhône*.

2°. *Absinthium Alpinum incanum.* Seu *Artemisia ex-alis florida foliis petiolatis, palmatis planis sericeis.* HALL.

Celui-ci est un *Génipi* blanc, Plante que Mr. SCHEUCHZER ne connoissoit que sous le nom de *Gabius*. Elle est extrêmement amère & aromatique : Elle croit sur les plus hautes Alpes, & elle est beaucoup en usage dans l'*Oberland*. Elle ne cède rien en vertu au véritable *Génipi*.

3°. *Chamæmelum alpinum saxatile* : Seu *Anthemis alpina saxatilis calyce nigricante.* MICH. vel, *Achillea foliis pinnatis pinnis longis acutis, subhirsutis raro dentatis.* HALL. Faux *Genipi*, c'est celui dont on se sert ici. Il en croit sur les Monts *Gotthard* & *Furca*, & j'en ai trouvé copieusement sur le *Stokhorn*. Sa racine a le goût de *Pyrèthre*.

4°. *Millefolium Alpinum incanum.* Autre *Genipi*, qui croit sur le *St. Bernard*. On le trouve aussi près de *Montpellier*.

5°. *Absinthium Alpinum umbelliferum latifolium.* BAUH. vel, *Achillea foliis sericeis petiolo longo latescente sine lato semipinnato.* HALL.

Celuici

Celuici est un des plus rares en Suisse. On le trouve près de Clève, dans les Grisons. Ces différentes espèces de *Génipi* sont presque toutes conües sur les Alpes, & les Habitans n'ignorent pas leurs propriétés. Ils savent les employer avec succès.

Les Habitans du Mont Cénis font usage du premier; ils s'en servent en Décoction dans les Pleurésies. C'est une Plante d'une odeur très forte & agréable, qui peut avoir beaucoup de vertu, mais qui ne laisse pas d'échauffer, come les autres *Génipis*.

Le second, dit Mr. HALLER, passe pour une Panacée universelle sur presque toutes les Alpes, dans les Fièvres intermittantes, les Obstructions, &c. C'est un des principaux de leurs Vulneraires. On le nomme *Gäbuse* dans le *Grindelwald*.

Le troisième est moins en usage, mais on en fait grand cas dans ce País. On dit, que les Gens du *Valais* en distillent une Eau céphalique & emmenagoge. Sur de certaines Alpes, il sert pour faire süer dans les Pleurésies. BOCCON. *Mus*.

Les deux autres sont peu connus, & come on n'en fait pas d'usage, il seroit inutile d'en parler ici.

Le *Génipi* est donc une Plante célèbre, qui fait merveille sur les Alpes, & particulière-

lièrement dans les Pleurésies ; par conséquent il faut s'en servir dans ce Pais : La conséquence est très mauvaise & jamais elle ne peut avoir lieu. Il y a une différence totale entre les Habitans des *Alpes* & ceux de ce Pais. Là on vit frugalement : Du Laitage & du Jardinage font toute leur nourriture. On y respire un autre air : On n'y conoit ni Epices ni Aromates, on n'y a ni Vin, ni aucune Liqueur, propre à diminuer le nombre des années. (*)

Mr. de HALLER, dans ses Poésies, fait une agréable Description des *Alpes* & de leurs Habitans : La Terre, dit-il, ne présente à la soif que des Fontaines ; aucune Liqueur artificielle ne vous précipite dans le Tombeau. Ce n'est pas d'un Bien, ni d'une Boisson nécessaire, c'est d'un Poison, que vous êtes privés. La bienfaisante Nature a défendu le Vin aux Betes ; l'Homme
seul

(*) THOM. BARTHOLIN attribue à la Neige la longue vie des Habitans des *Alpes* ; mais c'est proprement la manière de se nourrir & la façon de se gouverner, qui prolonge leurs jours. C'est encore avec moins de fondemens, que plusieurs Auteurs attribuent à l'Eau de Neige les Goetres qui sont comuns dans ces endroits ; elle seroit plutôt propre à les dissiper, puisqu'elle est impregnée de parties salines sulphureuses.

feul en boit & devient brute. Le Destin a caché à vos yeux le Chemin qui vous conduiroit à la ruine.

C'est donc à la façon de vivre des Habitans des *Alpes*, que l'on doit attribuer le bon effet qu'y produit cette Plante amère & aromatique. Mais que doit elle faire dans ce Pais, où on se nourrit plus du genre-animal, que du végétal, où il y a un si excellent Vin rouge? (*) Elle doit faire un effet contraire, que sur les *Alpes*; elle doit, particulièrement sans la saignée, cruellement échauffer. J'ai vû même un cas, où il n'y avoit pas la moindre aparence de Fièvre, dans lequel elle mettoit le sang beaucoup en mouvement: Je l'ai vû donner encore dans des Fièvres chaudes & miliaires, toujours avec un mauvais succès. Qu'on ne s'amuse pas donc de la donner dans le cas de Pleurésies, à moins qu'on ne se soit fait tirer du sang plusieurs fois. Presque tous les Médecins conviennent, que dans cette Maladie il n'y a pas un meilleur Remede au monde que de fréquentes saignées. Il y avoit même un très fameux Médecin

Anglois,

(*) Un fameux Praticien a dit, que le Café étoit un Poison lent: Je crois que l'on pourroit le dire avec plus de raison du Vin que du Café.

Anglois, qui disoit, en parlant de Pleurésie : *Je n'en ai vu mourir personne, excepté faute de saignées.* J'avoüe pourtant qu'une légère Décoction du *Génipi* pourroit faire merveille dans les Pleurésies (*), & Péri-pneumonies (**); mais sous les conditions suivantes : Quand on voit que le Malade, après quelques saignées, se sent disposé à transpirer ; s'il se trouve dans une petite moiteur, avec un pouls mol, qui indiquent une fièvre critique, en ce cas là je suis persuadé, qu'il pourroit faire beaucoup

(*) Il est bon de donner une définition de cette Maladie, car aussitôt qu'on sent un point, où qu'il soit, c'est une Pleurésie. Il y a quatre Symptomes essentiels, qui, se trouvant ensemble, constatent la Pleurésie, savoir, la Fièvre aigue continue, la Toux sèche, la difficulté de respirer, & un point de côté.

(**) Peripneumonie ou Inflammation des Poûmons, qui se distingue de la Pleurésie par le Crachement de Sang, & une douleur pesante de Poitrine. Souvent dans cette Maladie l'abondance ou l'affluence du Sang dans les Poûmons est si énorme, que par la trop grande dilatation des vaisseaux, le Sang pénètre jusque dans les interstices cellulaires du Poûmon, & enlève le Malade dans l'espace de 3. à 4. jours subitement ; c'est ce que j'ai observé, il y a quelques années, trouvant après la mort les Poûmons remplis d'un sang extravasé.

coup de bien ; mais alors qu'est il besoin d'avoir recours aux *Alpes*? Qu'on prenne une Plante Analogue , que les Crets des environs de cette Ville nous fournissent, & qui se trouve plus abondamment encore du côté de *Bienne*. On l'appelle *Millefolium nobile Tragi* ; ou *Tanacetum minus odore Camphoræ*. C. B. Plante qui promet beaucoup de vertu , & qui en vérité ne cède rien au *Gémpi* des *Alpes* : Plante qu'on ne peut assez estimer ; mais encore une fois , disons , qu'une simple Saignée fait plus de bien , que tous les *Genipis* du monde.

NEUCHÂTEL.



AUX JOURNALISTES.

REPONSE à une Apologie de Cuivre.

MESSIEURS!

J'É ne fai si je me trompe , mais je crois avoir lû quelque part , dans vôtre Journal , une petite Lettre sur les mauvais étets de *Cuivre* , prouvés par diverses Observations. J'ai été surpris de trouver l'Apologie de ce Métal , dans le 16me Tome du Journal

Journal *Britannique*, par Mr. MATY. Il rapporte une Lettre de Mr. FORMEY, contenant l'Extrait d'un nouveau Mémoire sur l'usage & en faveur des Vaisseaux de Cuivre, par le célèbre Mr. ELLER, Membre de l'Académie des Sciences de *Berlin*. Voilà bien des Autorités respectables pour réhabiliter le Cuivre, fort décrié par des Médecins experts de *Paris*, par de fameux Philiciens, & plus encore par l'expérience. Dans cette Oposition de sentimens, où je vois, d'un côté, Mr. ELLER (*), illustre Géomètre, Mr. FORMEY, grand Théologien, & Mr. MATY, bon Philosophe, qui semble les appuyer de son suffrage; & où je vois, d'un autre côté, des Docteurs & Professeurs en Médecine, qui doi-je croire? L'Expérience; mais

(*) Mr. ELLER fait l'éloge de trois Préparations de Cuivre, que je conois & que j'ai fait souvent moi même, en me moquant tout bas de la crédulité du Public. La première est l'Esprit de Verd de Gris, qui est une teinture de Cuivre, faite par le moyen du Vinaigre, & dont on se sert pour ronger les Chairs qu'on veut détacher & détruire; c'est ainsi qu'on se sert de la Pierre infernale, fort corosive, & faite avec le Cuivre. A l'égard de la teinture des Métaux, les Aromats & l'esprit de Vin en font la qualité, ainsi que l'Esprit de Sel Ammoniac fait celle de la teinture inventée par BOERHAYE.

mais une Expérience réitérée, & faite avec soin, & sans aucune partialité. J'en croirai plutôt sur cette Question le témoignage d'un Confisseur, d'un Cuisinier, & même d'un simple Marmiton, qui manie tous les jours des Vaisseaux de Cuivre, que les subtils raisonnemens d'un Philosophe, ou d'un Géomètre, qui se plait à tout réduire en problème, & qui peut se tromper, lorsqu'il sort de sa sphère, & qu'il fait une course sur des matières, qui ne sont pas susceptibles de calculs & d'une démonstration mathématique. Sept Religieuses sont mortes depuis peu à *Paris*, pour avoir mangé des mets cuits dans des Vaisseaux de Cuivre. Cette Expérience prouve plus que tous les raisonnemens.

Le but de Mr. ELLER est celui-ci : Il prétend prouver, dans un Discours lu dans une Assemblée publique de l'Académie de *Berlin*, que l'usage du Cuivre n'est point dangereux (*), & combattre le préjugé

(*) Toutes les Expériences que rapporte Mr. ELLER, pour prouver ses Opinions, prouvent seulement que par le moyen de certains Sels, ou de certaines Liqueurs, on tire plus ou moins de particules de Cuivre; mais ces Expériences, lors même qu'elles auroient été faites plus exactement, ne prouveroient pas que ces particules de Cuivre ne sont pas dangereuses.

règnant contre l'usage des Vaisseaux de ce Métal. Pour réfuter ses Adversaires Mr. ELLER se sert de deux moiens ; le premier est l'estime que les Anciens faisoient du Cuivre : *Les premières Monoïes, dit-il, furent de ce Metal ; d'où vient le mot d'Ærarum, pour designer un Trésor ; on lui dona pour Terre natale l'Isle de Chypre, & pour Divinité Tutelaire, la plus aimable de toutes les Déeses, VENUS, Mere des Graces & des Amours. Il fut employé à immortaliser les actions des Héros, que l'Airain, & le Bronze faisoient encore respirer & revivre, lorsque la Mort les avoient raiés du Catalogue des Humains. L'Histoire Ste. se joint ici à l'Histoire profane ; tous les Utenciles de ce Culte, dont Dieu lui même daigne prescrire jusqu'aux moindres détails, furent faits de Cuivre, par les plus grands Artistes, qui existassent alors. Est-il naturel de s'imaginer, que la Sagesse divine eut fait choix d'une telle Matière, qui contient le poison le plus redoutable, tandis qu'il étoit extrêmement facile d'y en substituer d'autres ? Il faut avoüer, que lorsqu'on s'entête d'une opinion, on s'entête en même tems de tout ce qui peut servir à l'appuyer.*

On ne peut plaider une Cause plus agréablement & plus savamment ; aussi ai-je copié

pié ce morceau mot à mot , pour ne lui rien faire perdre de son prix. C'est bien dommage , que de si jolies choses ne prouvent point la vérité de la Thèse qu'on veut démontrer. En éfet , tout ce beau raisonnement se réduit à ceci : On se servoit anciennement de Monoies de Cuivre , on en frapoit des Médailles, pour immortaliser les Héros & leurs grandes Actions ; donc l'usage du Cuivre n'est point dangereux , & l'on peut en avaler impunément. Les *Israélites* firent par ordre de Dieu , pour le Culte divin , des Vaisseaux de Cuivre , & se servirent pour la Fabrique de ces Vaisseaux , des plus habiles Artistes , donc le Cuivre est un bon remède en Médecine , & doit être un Aliment très salutaire. Il est facheux pour les *Israelites* , qu'ils n'eussent pas fait le Veau , qu'ils érigeront en divinité , de Cuivre , plutôt que de le faire d'Or , ils n'en auroient pas trouvé les cendres si ameres : Aussi le Serpent d'Aïrain répara t-il les actes de leur Idolatrie.

En éfet , quoi de plus précieux que le Cuivre ? Son nom désigne un trésor ; il a pour Patrie & pour Berceau l'Isle de *Chypre* , & pour Divinité Tutelaire *Venus* , Mère des Graces & des Amours. Pour se la rendre favorable , les Amans , au lieu

d'envoier un Billet doux à leur Maîtresse, n'ont qu'à lui faire avaler quelques goûtes d'un Elixir, fait avec du Cuivre ou du Verd de Gris. On prétend même que l'Huile de *Venus* ou de Cuivre change l'Argent en Or. Quelle heureuse découverte!

Un Savant, nommé *TOLLIVS*, affuroit, qu'on trouvoit dans les mystères de la Chymie, la Clé de toutes les Fables anciennes; en voici la preuve; qu'on fasse un Régule avec de l'Antimoine du Fer, que les Chimistes nomment *Mars*, & du Cuivre qu'ils nomment *Venus*; il paroît sur la surface de ce Régule une espèce de Réseau, qu'on appelle le Réseau de *Vulcain*. Ne voilà-t'il pas précisément l'Histoire de *Venus*, prise au fait avec *Mars*, & arrêtée dans les Filets que *Vulcain*, c'est-à-dire le Chimiste, avoit tendu (*). Après cette Démonstration, que repliquera l'Incrédule?

Après

(*) S'il étoit permis de badiner sur un sujet aussi important, dans lequel les méprises sont si dangereuses, on pourroit par les mêmes raisons qu'allèguent Mr. *EILLER*, en faveur du Cuivre, faire l'éloge du Plomb, auquel les Chimistes ont donné le nom de *Saturne*, le plus ancien des Dieux. Pourquoi ne pas louer aussi l'Argent vif, qu'ils nomment *Mercur*, le Messager des Amans, & le Dieu même de l'*Eloquence*.

Après cet éloge du Cuivre, qui oseroit contester ses sublimes qualités ? Sans le nier, je vai cependant proposer mes doutes. Si on laisse de l'Eau de Fontaine, qui est un dissolvant fort doux, seulement 24. heures dans un Bassin de Cuivre, cette Eau prend une teinture bleüe, qui prouve qu'elle est empreinte de particules de Cuivre ; si on goûte de cette Eau, on y trouvera un goût rebutant & désagréable ; elle a contracté une forte d'acreté, qui annonce ses mauvais étets, & qui en est come le préservatif. C'est bien pis si cette Eau contient quelques grains de Sel Marin, de Nitre, ou de quelqu'autre Sel, qui ait de l'afinité avec le Cuivre, & qui soit propre à le pénétrer & à le dissoudre ; la teinture est alors fort chargée ; son acrimonie augmente & devient insupportable, & si elle séjourne quelque tems dans la Bassine, elle la ronge, la réduit en poussière, & forme un Verdet sensible & manifeste, même si dangereux, que j'ai vû mourir des Poules, qui avoient bû de cette Eau ; on ouvrit leur Corps, on le trouva ulceré & cangrené.

Mr. MASOUIN, Chimiste célèbre & Docteur en Médecine, rapporte qu'un Home, qui avoit pris une dose un peu forte de Liliun, qui est une teinture de Cuivre &

d'autres Métaux , mourut subitement, aiant une partie de l'Oesophage cautérisée come brulée. *Le Vitriol cuivreux*, dit le même Chimiste, pris intérieurement produit d'aussi mauvais effets, que le *Vitriol ferugineux* en produit de bons.

Mais, dit-on, on se sert tous les jours sans péril des Vaisseaux de Cuivre, & l'on en tire divers Remèdes ? Voici ma Réponse :

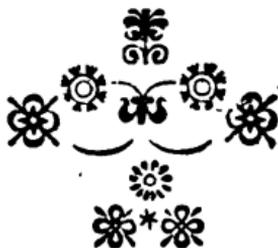
Les Vaisseaux de Cuivre sont devenus tous suspects, après plusieurs Expériences; on comence à les bannir des bones Cuisines, & on leur préfère, avec raison, des Uten-ciles de Terre, de Fer ou d'Argent. Ceux qui se servent encore des Vaisseaux de Cuivre, ont soin de n'y pas laisser séjourner longtems les Alimens & les Liqueurs. On fait que lors qu'on fait bouillir de l'Eau dans une Bassine de Cuivre, le feu soulève la Liqueur, & l'empêche, en quelque sorte, d'adhérer & de s'atacher aux parois & à la surface du Cuivre. Ceux qui ne sont pas attentifs pour transvaser d'abord la Liqueur dans un autre Vaisseau moins dangereux, & qui lui laissent le tems de se reposer & de se refroidir, s'en trouvent mal, à cause des particules de Cuivre que l'Eau détache de ce Métal.

A l'égard des Remèdes, il y en a très peu dans lesquels on fait usage du Cuivre, & il seroit à désirer qu'il y en eut moins, & qu'on les abandonat entièrement à l'ignorance, ou à la Charlatanerie des Empiriques. Aussi les Médecins éclairés s'en défient ils sagement, & ne les emploient point, à moins que ce ne soit extérieurement, pour faire des escarres & ronger des chairs mortes; c'est pour ce dessein qu'on se sert de la Pierre infernale, faite avec du Cuivre & du *Collyre de Laufranc*, fait avec du Verd de Gris & du Vinaigre. Si on fait quelque usage du *Précipité verd*, c'est fort rarement & très sobrement; & ce Précipité même n'agit que par le *Mercur*, auquel on joint le *Curve*, pour varier sa couleur. Si l'on a fait quelques teintures de *Cuivre*, qui aient produits de bons effets, elles n'ont point opéré par le *Curve*, mais par les Aromats & l'Esprit de Vin, dont on se sert pour tirer ces teintures. C'est ainsi qu'on fait une teinture d'Or, qui n'a de prix que par les Aromats & l'Esprit de Vin, qui lui donent une odeur & une couleur agréable.

Le *Cuivre* est rempli d'un Sel & d'un Soufre arsenical, come tous ceux qui ont analysé ce Métal en conviennent. Le Sou-

se prend dangereuses & même funestes les Eaux minerales, dans lesquelles il entre : Ceux qui travaillent aux Mines de Cuivre vivent peu & sont souvent malades, à cause des vapeurs & des exhalaisons qui en sortent, & qui causent de grandes suffocations (*). Je suis persuadé, que si Mr. ELLER eut operé sur ce Métal, il n'en auroit pas fait l'éloge, à moins qu'il ne l'eut fait par amusement ou par ironie, come on a fait celui de la Fièvre.

(*) J'ai voulu faire quelques Opérations sur le Cuivre, mais j'en fus tellement malade, que je crus en mourir. Il ne faut pas juger de l'effet d'un Remède par une seule Expérience souvent fautive, & que le tempéremment des Malades peut varier. Il y a des Gens qui s'acoutument tellement à l'Opium, qu'ils en prennent impunément la plus forte doze. On m'a assuré, qu'un Home prenoit jusqu'à un quart d'once de *Sublimé corrosif*, pour se purger.



LETTRE

L E T T R E

A Mr. B. *sur quelques changemens
 arrives chez le Beau Sexe.*

MON CHER - AMI !

JE veux que le plaisir de t'écrire encore une fois précède celui que j'aurai dans peu de te revoir. Come je te conois , je suis sûr , que tu te fais une fête de revenir dans ta Patrie : Après une absence de plusieurs années , il est bien doux de rentrer dans le sein de sa Famille , aiant surtout le bonheur de retrouver en vie les Persones qui te touchent le plus. Je crois que l'amitié qui nous lie , doit m'engager , *mon cher Ami* , à te prévenir sur les changemens arrivés chez le Beau Sexe , qui , j'espère , n'en méritera pas moins tes hommages. Lorsque tu partis d'ici , toutes ses Prouesses se réduisoient à fixer un Amant volage ou enflamer un insensible ; mais ce n'est plus cela , ou si ce l'est encore , on emploie des moïens différens , qui auront sans doute été reconus pour plus efficaces. Autrefois nous cherchions à imiter ce Sexe

enchanteur , autant que la différence de nos Habillemens pouvoit le permettre ; mais aujourd'hui (changement qui me paroît des plus flateur) il nous imite de son mieux , & s'en fait une étude , dans laquelle il réussit. On a imaginé une espèce de Robe , qui joint au Coude & au Poignet , & qui a une petite Veste ; elle ne ressemble pas mal à nos Habits. Elle nous cache bien des charmes , penseras tu ; mais non , un Bras bien fait , une Poitrine élevée n'en paroissent pas moins , & nôtre imagination ne manque pas de nous les représenter aussi blancs que ceux des Héroïnes de Romans ; c'est tout dire. Je ne désespère point que dans peu nos jeunes Dames ne deviennent des Amazones fameuses dans l'Histoire. Je mourrai content , si je vois ce tems la. Il n'y a rien d'impossible , suivant les Loix de la Nature , si la mode de monter à Cheval continue à faire autant de progrès. Toutes les Dames du bon ton ont leur Cheval & l'Equipage lesté , qui convient pour cet exercice , qu'elles aprennent avec nous au Manège. Il me semble que d'être à la même Ecole nous vaut le bonheur d'entretenir avec elles un comerce plus familier. Leurs Proüesses font à présent de sauter hardiment un Fossé , une Haie , puis un Clédar

Jun 1758.

715

& de tirer un coup de Pistolet aussi bien que nous ; de faire des parties où elles devancent tous les Cavaliers , qui ont l'honneur d'y être admis ; enfin mille autres marques de valeur , qui ne me viennent pas présentement dans l'esprit. Mais en voilà assez , *mon Cher* , pour nous en faire tirer grande Vanité. Comment ! des Persones , à qui leurs charmes ont donné de tous tems le droit de plaire , s'en défient au point d'emprunter pour y suppléer nos goûts , & autant qu'il est possible une façon de se mettre semblable à la nôtre ? Cela fait bien à notre avantage , & doit nous remplir de confiance. J'ai crû , *mon cher Ami* , devoir t'avertir de tout ce que je viens de dire , afin que tu puisses te conduire suivant cela à ton arrivée ici , dont j'aiens le moment avec impatience ,

LAUSANNE

Ton tendre Ami

G



AUX



AUX JOURNALISTES.

LETTRE sur l'Idolatrie.

MESSIEURS,

JE vous envoie une Ode sur l'Idolatrie, matière importante & curieuse & qui, je crois, n'a pas encore été traitée en vers; elle l'a été souvent en prose, mais ce qui fait l'essence & le caractère de la Poésie, ce sont moins les pensées que le tour & l'expression; une pensée très ancienne & même comune, peut paroître nouvelle & d'une grande beauté, si le Poète a l'art de la présenter avec clarté, avec grace, ou avec force & énergie. J'en pourrois citer plusieurs exemples; je me bornerai à un seul, tiré du célèbre MALHERBE. Rien de plus trivial que de dire: *La Mort n'épargne personne.* Mais voyés coment MALHERBE, après HORACE, fait rajeunir & orner cette Pensée :

*Le Pauvre en sa Cabane, où le Chaume le couvre,
Est sujet à ses Loix;
Et la Garde qui veille aux Barrières du Louvre
N'en défend pas les Rois.*

Nous

Nous ne faisons que glaner après les Anciens, dit LA BRUYÈRE ; j'ajoute encore , après les Modernes , car tout a été presque dit, () & pour me servir des expressions de MONTAGNE , la Nature enferme dans les termes de son progrès ordinaire , come toutes autres choses , les creances , les jugemens , les opinions des Homes ; elles ont leurs révolutions , leur saison , leur naissance & leur mort. Les Ecrivains ne sont guères que les Echos les uns des autres ; mais c'est créer , en quelque sorte , que d'exprimer avec élégance & noblesse , ce qui n'a été dit que d'une manière basse , obscure , ou grossière.*

Mais il n'y a point de licence qui puisse dispenser le Poete de la clarté & de la justesse ;

Tout ce qu'on conçoit bien s'exprime clairement.

BOILEAU.

Le Poète n'est pas moins asservi aux Règles
de

(*) Voici un passage curieux que j'ai trouvé dans un Auteur Païen , qui a écrit sur ce sujet : On fond de l'Or & de l'Argent , on le jette au Moule ; mais ce n'est pas encore un Dieu ; on le polit avec le Ciseau & le Marteau , ce n'est pas encore un Dieu ; on le porte dans le Temple , on le consacre par quelques ceremonies , alors c'est un Dieu qu'on adore.

de la Grammaire (*), que celui qui écrit en Prose ; la Poésie a ses Loix particulières & ses entraves , mais elle ne doit point blesser la Langue , même en faveur du nombre & de l'harmonie ; toute cadence qui choque l'Esprit ne sauroit flater l'Oreille : Malgré toutes les difficultés , un grand Poète surmonte tous les obstacles , & son Génie peut exprimer les plus grandes Vérités , sans être arrêté ni gêné par la contrainte de la Rime ou de la Mesure ; c'est ainsi que l'Eau en acquiert plus de force & de vitesse , lorsqu'elle est forcée de surmonter la résistance d'un Tuyau étroit , qui la presse de tous côtés.

J'ai souvent pensé que l'Académie Française ne sauroit s'ocuper plus utilement , qu'en exécutant le projet de l'Abé de ST. PIERRE , qui étoit de revoir exactement les Ouvrages des meilleurs Poètes François , & de faire des Remarques sur leurs beautés

(*) D'illustres Ecrivains ont remarqué , que la Langue Française n'a été correcte & n'a pris du nombre & de l'harmonie , que depuis MALHERBE & le grand CORNILLE , en sorte qu'elle doit ses graces & son énergie à nos meilleurs Poètes. Ils l'ont rendüe plus douce & plus agréable , à force de la tourner pour trouver la mesure & la cadence.

tés & sur leurs défauts. Rien ne seroit plus capable de former & de perfectionner le goût. Si quelque Critique éclairé & judicieux, soit *Grec*, soit *Romain*, ont fait des Observations sur HOMERE, PINDARE, EURIPIDE, sur VIRGILE, HORACE & OVIDE, de quel usage & de quelle utilité ne seroient pas ces Remarques.

Je ne doute point que nos bons Ecrivains *François* ne deviennent un jour des Auteurs Classiques, & qu'on ne les cite pour Modèles, come on le fait en diverses Académies d'*Allemagne* & d'*Italie*; & en éfet, une Pensée délicate ou sublime, exprimée en *François*, n'en est pas moins belle que si elle étoit exprimée en *Grec*, ou en *Latin*; dans ce cas, quelle obligation n'aurions nous pas à ceux qui nous mettroient en état d'en découvrir & d'en développer toutes les beautés? Il y a des Ecrivains qu'on ne peut entendre, ou du moins, dont on ne peut saisir les graces, la finesse, ou la grandeur & la dignité, qu'en ayant presque autant d'esprit qu'eux. La foiblesse ne peut luter contre une force supérieure. Il faut le courage d'HÉCTOR pour éprouver la valeur d'ACHILLE.

A l'égard de l'Idolatrie, née dans l'Enfance de la Raison (*), & qui est la honte & le délire de l'Esprit humain ; on seroit surpris qu'il eut pû donner dans cette extravagance, si l'on ne savoît qu'il simpatise assez avec le faux. L'Idolatrie doit son origine à l'ignorance ; à une crainte servile, qui nous fait respecter & redouter tout ce qui nous paroît au dessus de nous ; à un attachement desordonné aux choses sensibles, qui fait que nous ne pouvons nous élever à ce qui est spirituel & invisible ; à l'avarice & à l'ambition des Prêtres, qui faisoient servir à leur intérêt & à leur grandeur les passions & les foib'esses des Hommes ; enfin, à un amour excessif & dangereux pour le merveilleux, qui fait qu'on attribue souvent à des causes surnaturelles des événemens & des phénomènes, qui n'ont rien d'extraordinaire que leur rareté ; le défaut de lumières & d'expérience produit seul nôtre étonnement. Dans la première Antiquité on manquoit de

(*) Les Phéniciens & les Egyptiens, dit un ancien Auteur, furent les Inventeurs de l'Idolatrie : Ils désirerent tous ceux qui avoient inventé des choses utiles pour la vie humaine ; ils leur élevèrent des Temples, leur érigèrent des Statues, leur dédièrent des Jours de Fêtes & donèrent le nom de leurs Rois à toutes les parties de l'Univers.

de loisir pour faire aucunes observations, parce que les premiers Homes étoient entièrement occupés de leurs besoins; ils manquoient de moyens & de guides, pour s'éclaircir & se conduire dans la route de la Vérité: Il n'est donc pas étonnant que dans ce Siècle de ténèbres il fut plus aisé de trouver un Dieu qu'un Home de bien.

Aussi LACTANCE relève-t-il avec beaucoup de force les erreurs des Païens. Ces flux, dit il, ne considèrent pas que si leurs Images pouvoient sentir & se mouvoir, elles se mettroient elles-mêmes à adorer les Homes qui les ont faites & polies: Ceux qui ont du sentiment adorent ce qui est insensible; ceux qui ont de l'intelligence adorent ce qui n'a point de raison; ceux qui vivent, adorent ce qui n'a point d'Ame; ce qui est venu du Ciel adore ce qui est terrestre. Quelle honte, que l'Image de Dieu adore l'Image de l'Homme!

Le culte des Idoles, enfanté par ces Monstres, n'étoit ni moins honteux, ni moins funeste; on avoit la cruauté de leur offrir des victimes humaines, & l'Innocence étoit immolée aux Crimes les plus abominables. *Quand on se fait des Dieux adultères, Tyragnes, Larrons, la meilleure maniere de les servir, c'est sans doute de les imiter,* dit un Auteur célèbre.

Aussi les Païens éclairés (*) se moquoient d'une Religion si extravagante & si fatale au bonheur des Homes. PLATON disoit , que quand il écrivoit sérieusement , il començoit ses Lettres par un seul Dieu ; mais que quand il vouloit badiner , il parloit de plusieurs Dieux ; & c'est lui qui a donné cette excellente définition de la Divinité , qui ne peut convenir qu'à un Dieu unique. *C'est elle , dit il , en qui se trouve le commencement , le milieu & la fin de toutes choses , & qui pénètre partout.*

L'Auteur de l'Ode sur l'Idolatrie , la combat avec des armes triomphantes , & quoique la plupart de ses Pensées ne soient pas nouvelles , la Poésie leur prête une force & une énergie , qui leur donnent un nouveau prix.

GENEVE.

J. B. T.

(*) CICERON dit , *que tout le Ciel est rempli d'Homes , & que les grands Dieux sont sortis d'entre les Mortels.* On monroit dans l'Isle de Crète le Tombeau de JUPITER ; les Romains mirent leurs Rois & leurs Empereurs au nombre des Dieux , & leur decernèrent un Culte public.

L'IDOLA.



L'IDOLATRIE.

ODE à Mr. ACHARD, célèbre Pasteur
à Berlin.

Triste jouët de l'Ignorance
L'Home, foible dès sa naissance,
Veut en vain fortir de l'erreur :
Quelle Divinité propice
Pourra combler le Precipice
Dont l'aspect le glace d'horreur.

C'est toi, grand Dieu, dont la Lumière
Ouvre la celeste carrière
Qui jusqu'à toi conduit ses pas !
O Dieu ! soutien son vol rapide ;
Si ton Oeil l'éclaire & le guide
Il vaincra même le trépas.

La Terre montre ta Puissance ;
Rien n'échape à ta Providence ;
Tu vois nos Vertus, nos Forfaits :
Tout est soumis à ton Empire ;
L'Univers, tout ce qui respire,
Dit ta Grandeur & tes Bienfaits.

L'Home seul en perd la mémoire ;
Il ôte à l'Eternel sa Gloire,
Pour en revêtir de faux Dieux ;
Tout est Dieu, hors l'Etre suprême.
D'Idoles, qu'il forge lui même,
Il remplit la Terre & les Cieux.

Non , un but simple , unique & sage,
 Ne se trouve point dans l'ouvrage
 Produit par des Etres diyers :
 Un seul , mais un puissant Genie ,
 Est donc l'Auteur de l'harmonie
 Qui se montre dans l'Univers.

Que deviendrait un Plan si juste
 Fait par l'Etre le plus auguste ,
 S'il est croisé par des Rivaux ?
 Tout s'altère , tout se derange ,
 Tout n'est plus qu'un atreux melange
 De bien , de mal , de vrai , de faux.

Aveugle ! quelle erreur grossière
 Te fait prêter à la matiere
 Tous les droits de l'Etre immortel ?
 La Plante , le foible Reptile ,
 Un Tronc , un Bœuf , un-Crocodile ,
 Est il libre , sage , éternel ?

Quel égarement déplorable !
 L'Home intelligent , raisonable
 Suit des Sens le raport douteux :
 Juges ineptes que nous sommes ,
 Dieu , qui de rien forma les Homes ,
 Peut-il être formé par eux ?

Lui seul est le souverain Maître ;
 A tout son Soufflé a donc l'être.
 L i seul de force est revêtu.
 Dans son équitable balance
 Le Savoir , l'Esprit , la Puissance
 Ont moins de poids que la Vertu.

Héros fameux du Paganisme
 Ce n'est qu'au Mensonge, au Sophisme
 Que vous devés tous vos Autels ;
 Mais excite au Meurtre, au carnage ;
 Et JUPITER montre l'us ge
 Des plaisirs les plus criminels.

Aux vains préjugés du vulgaire
 SOCRATE lui même detere ;
 Il meurt en respectant l'erreur.
 Dans l'Adorateur d'ESCUAPE (a)
 Rien ne me surprend ne me frappe
 Que sa fanatique terreur.

Vous qu'un Peuple nombreux honore
 Les Titres dont il vous decore
 Ne nous prouvent point vos Vertus :
 Cui, sous vôtre feinte sagesse
 On decouvre vôtre foiblette,
 ZOROASTRE (b), CONFUCIUS. (c)

Aprez nous, Esprits sublimes,
 Quel bien ont produit vos maximes ?
 N'y pourroit on rien oposer ?
 Quoi ! L'Idolatrie & l'Inceste,
 Mōntres, que la Raison deteste
 Vous osez les autoriser !

B b b 3

Sédui

(a) Que ques momens avant la mort, SOCRATE
 ordon qu'on o'it un Copé ESCUAPE.

(b) ZOROASTRE est le Legislateur ou l'Auteur de
 la Religion des anc en Perles.

(c) CONFUCIUS, Inventeur de la Religion des
 Chinois.

Séduit par un penchant coupable
 L'Homme au Vrai préfère la Fable,
 Que dicte un Prêtre ambitieux ;
 Son Ame craintive, aveuglée
 Change en Autel le Mausolée
 Fait à l'honneur de ses Aïeux.

Oui, l'Homme ingrat, l'Homme parjure
 Fuiant l'Auteur de la Nature
 Erige en Dieux de vils Mortels ;
 L'Insensé ! Quels abus insignes
 Aux Passions les plus indignes
 Consacre des Vœux solennels !

Pour vous rendre le Ciel propice
 Deteftés l'erreur & le vice,
 Par le Crime défiés.
 Que vois-je ? Une Victime humaine !
 Est-ce à la Fureur, à la Haine,
 Cruels ! que vous sacrifiez ?

Ah ! le Dieu que mon Ame adore,
 Ce Dieu que le Fidèle implore
 N'exige que la Sainteté.
 Un Cœur pur, un Culte sincère
 C'est l'hommage qui seul peut plaire
 A cet Etre plein de bonté.

Lui seul est l'Eternel, l'Immense ;
 Il est l'Etre par excellence.
 Le Parfait n'eut jamais d'egal.
 Les Vertus qu'admire le Sage
 Ne sont que la plus foible Image
 De ce sublime Original.

Des Astres la Masse grossière ,
 Malgré l'éclat de leur Lumière ,
 Ne possède rien de Divin ;
 Mais l'Homme fécond en chimères
 Crut y lire en gros caractères
 Et sa naissance & son destin.

Ici , quelle carrière s'ouvre !
 Dans le lointain je ne découvre
 Qu'écartés sur le Dogme & les Mœurs.
 Les Livres , les Fastes antiques ,
 Enflés par de vaines Pratiques ,
 Ne furent qu'un Recueil d'erreurs.

Mais au milieu de ces ténèbres
 S'élèvent des Homes célèbres ,
 Amateurs de la Vérité :
 Un Peuple sous leurs Loix se range ,
 Qui d'un Culte saint , sans mélange
 Doit respecter la pureté.

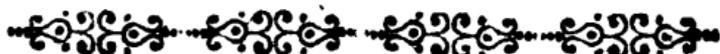


ENVOI à Mr. ACHARD.

Γ Rédicateur docte & sublime ,
 Que le vrai seul éclaire , anime ,
 ACHARD , juge de ces accens :
 Que n'exprimeroit point ma Lyre
 Si le Feu Divin qui t'inspire
 Echauffoit mon Cœur & mes Chants.

Vérité ! j'admire tes charmes.
 Les Vices te rendent les Aimes.
 Tout cède à tes attraits vainqueurs.
 Tu triomphes de l'Erreur même ;
 Pour conduire au bonheur suprême,
 Tu te rends Maitresse des Cœurs.

Le Mot du Logogriphe du Mois de Mai est
 T A B A T I E R R E.



T A B L E.

	Page
L ettre sur les Juremens.	611.
- - - - - aux Journalistes à l'occasion de l'Apologie du Luxe.	625.
Réponse à l'Apologie du Luxe.	625.
Suite de l'Apologie du Luxe.	634.
Morceaux choisis de l'Encyclopédie.	661.
Essai sur cette Question : A quelles marques peut on connoître que l'Homme est né pour la Société, & quels sont les avantages qu'il en retire.	683.
Remarques sur la Plante appelée Genipi.	696.
Réponse à une Apologie du Cuivre.	703.
Lettre à Mr. B****. sur quelques changemens arrivés chez le Beau-Sève.	713.
- - - aux Journalistes sur l'Idolatrie.	716.
Ode sur l'Idolatrie.	723.

